

LIVRE TRENTIEME DES MORALES SUR JOB

SUITE DU TRENTE-HUITIEME CHAPITRE DU LIVRE DE JOB

34. *Elèverez-vous votre voix dans une nuée; et l'impétuosité des eaux vous couvrira-t-elle ?*
35. *Lancerez-vous des foudres qui courent avec vitesse; et puis qui revenant, disent : Nous voici ?*
36. *Qui a mis la sagesse dans les entrailles de l'homme : ou qui a donné au coq l'intelligence ?*
37. *Qui découvrira la raison des cieux; ou qui fera dormir l'harmonie du ciel ?*
38. *Quand la poussière a été consolidée en terre; et que la terre s'amassait et s'épaississait par mottes ?*
39. *Ravirez-vous la proie pour la lionne; ou remplirez-vous, l'âme de ses petits ?*
40. *Quand ils couchent dans leurs antres, ou qu'ils sont en embuscade dans leurs cavernes pour surprendre les passants ?*
41. *Qui est-ce qui prépare au corbeau sa nourriture, quand ses petits crient à Dieu, et qu'ils voltigent ça et là, n'ayant pas de quoi se repaître ?*

## CHAPITRE 1

*Que Dieu n'a parlé aux juifs dans l'ancienne loi; qu'obscurément et comme dans une nuée. Qu'on peut dire qu'il en use tous les jours de même, lorsqu'il fait entendre sa voix à une âme qui est occupée des soins du monde, et couverte des ténèbres du péché. Que cette application aux choses de la terre étouffe en nos coeurs cette voix divine. Et avec quelle bonté il communique souvent ses grâces à ceux-mêmes qui les ont déjà méprisées.*

Quand Dieu demande à Job s'il a fait des choses qui ne sont pas au pouvoir de l'homme, il le lui demande, afin que reconnaissant mieux son impuissance, il soit obligé d'avoir recours à ce Maître souverain qui seul peut faire de si grands ouvrages; et qu'il paroisse d'autant plus puissant aux yeux de ce divin Juge, qu'il confessera avec plus de vérité sa propre faiblesse. Le Seigneur demande donc à ce saint homme, ce que personne n'ignore qu'il n'y a que lui seul qui puisse faire, et lui dit ici : *Élèverez-vous votre voix dans une nuée; et l'impétuosité des eaux vous couvrira-t-elle ?* Dieu élève sa voix dans une nuée, quand il se sert de la langue de ses prédicateurs pour exhorter les coeurs qui sont enveloppés des ténèbres de l'infidélité; et l'impétuosité des eaux le couvre lorsque la foule des ennemis de la vérité opprime ses membres qui vivent selon ses préceptes.

C'est pourquoi il est dit dans l'Ecriture : *La parole du Seigneur a été annoncée au prophète Jérémie, et le Seigneur lui a dit : Tenez-vous dans le parvis de la maison du Seigneur, et dites à ceux qui viennent de toutes les villes de Judée pour adorer dans la maison du Seigneur, toutes les paroles que je vous ai ordonné de leur faire savoir.* Et un peu après : *Et les prêtres et les prophètes, et tout le peuple entendirent Jérémie qui disait ces paroles dans la maison du Seigneur. Mais lors qu'il eut achevé de parler, et les prêtres, et les prophètes, et tout le peuple se saisirent de lui, et s'écrièrent d'une voix commune : Il faut qu'il meure. Car pourquoi a-t'il ainsi prophétisé au nom du Seigneur ?* Voilà comment Dieu a élevé sa voix dans la nuée, lorsqu'ayant envoyé son prophète, il a repris hardiment les âmes ténébreuses de ces superbes; et aussitôt l'impétuosité des eaux l'accable, lorsqu'il souffre en la personne de ce même prophète, le mal que lui fit ce peuple, irrité de ce qu'il le reprenait avec tant de force. Le Seigneur a aussi élevé lui-même sa voix dans la nuée, quand s'étant montré aux hommes dans le corps mortel dont il a daigné se revêtir, il a annoncé à ses persécuteurs plusieurs vérités; mais qui étaient couvertes sous le voile des figures et énigmes. Il a élevé sa voix dans la nuée, parce que c'est comme dans les ténèbres qu'il a prêché sa vérité aux fidèles qui ne de voient pas la suivre,

C'est encore pour cela qu'il est écrit dans le *livre des Rois* : *Une nuée remplit la maison du Seigneur, en telle sorte que les prêtres ne pouvaient plus faire les fonctions de leur ministère.* Car les superbes Pontifes des juifs ayant mérité de ne recevoir l'instruction des divins mystères que dans l'obscurité des paraboles, il est vrai de dire que les Prêtres ne pouvaient pas exercer leurs fonctions, à cause du nuage dont ils étaient environnés : et que comme ils négligeaient de rechercher dans l'ancienne loi les sens mystiques, qui parmi l'obscurité des allégories étaient couverts du voile de la lettre, ils ne pouvaient dans l'épaisseur de ces nuages accomplir des devoirs du ministère de la foi.

Le Seigneur a aussi élevé la voix de sa doctrine dans une nuée, quand il a découvert clairement plusieurs choses qui le regardaient. Et qu'y a-t-il en effet de plus clair et de plus intelligible que ces paroles : *Moi et mon Père, nous ne sommes qu'un.* Et ces autres-ci : *J'étais avant qu'Abraham fût au monde ?* Mais parce que les ténèbres de l'incrédulité avaient déjà aveuglé les esprits des juifs qui l'écoutaient, c'était comme un nuage qui couvrait les clairs rayons de ce soleil de justice. Et l'impétuosité des eaux vint encore fondre sur cette voix pour l'étouffer, lorsque le peuple juif s'anima de fureur contre lui afin de le perdre; selon ces autres paroles de l'Evangile : *Les juifs cherchaient un moyen de le faire mourir, voyant que non seulement il ne gardait pas le Sabbat, mais qu'il disait encore que Dieu était son pPère; se faisant ainsi égal à Dieu.*

Le Seigneur se plaint encore de l'impétuosité de ces eaux, lorsqu'il s'écrie en la personne d'un prophète : *Ils m'ont environné tout à la fois.* Et dans un autre psaume : *Sauvez-moi, mon Dieu. Car les eaux m'ont pénétré jusqu'au fond de l'âme.* Le Sauveur en a souffert la violence, et dans lui-même avant sa mort, et dans les siens après son ascension. Et c'est pour cela qu'il criait du ciel : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?* Il était déjà monté au plus haut des cieux; et néanmoins parmi ce grand débordement des eaux de l'infidélité, Saul ainsi qu'une vague plus enflée que toutes les autres, s'élève jusques à lui, parce que comme c'est lui qui parle par la

bouche des bons et des saints, c'est aussi lui-même qui souffre dans les persécutions qu'on leur fait.

Ainsi le Seigneur voulant montrer que c'était lui-même qui par l'union merveilleuse de sa charité, prêchait la vérité par la bouche de ses saints à ceux mêmes qui étaient indignes, de l'entendre, il dit ici : *Elèverez-vous votre voix dans un nuage ?* Et pour faire voir qu'il souffrait aussi en sa personne tous les maux qu'enduraient les saints, il ajoute : *Et l'impétuosité des eaux vous couvrira t-elle ?* Il faut sous-entendre comme moi, que tous les méchants n'entendent point parler dans les prédicateurs de la vérité, ni ne voient point souffrir dans les bons qui meurent. C'est ainsi que le Seigneur nous apprend ce qu'il souffre de la part des hommes, afin d'adoucir les douleurs de ceux qui sont affligés. Comme s'il leur disait en d'autres termes : Considérez avec soin quels sont les maux, et supportez les vôtres avec patience. Car c'est une chose infiniment moindre à vous de souffrir des douleurs dans la chair, qu'à moi de supporter les infirmités de l'humanité.

Mais nous pourrions encore pénétrer plus avant dans le sens de ces paroles, si nous examinons avec soin l'état de notre cœur sur les dons célestes qu'il a reçus. Car nous sommes déjà fidèles, nous croyons déjà les choses divines que l'on nous a annoncées, et nous aimons ces vérités que nous avons crues; mais nos âmes se laissant troubler par mille soins inutiles, sont comme aveuglées par l'épaisseur de ces ténèbres qui les couvrent. De sorte que quand Dieu nous inspire dans cet état des sentiments élevés de lui, l'on peut dire qu'il nous fait entendre sa voix comme dans un nuage. Quand, dis-je, le Seigneur parle par lui-même à nos âmes pleines de ténèbres, celui que nous entendons, mais que nous ne voyons point, est comme caché dans l'épaisseur d'une nuée. Les choses que nous en connaissons, sont grandes et sublimes; cependant nous ne pouvons encore voir celui qui nous instruit par ses secrètes inspirations. Il est donc vrai de dire que celui, qui sans se montrer à nous parle à nos cœurs, fait entendre sa voix comme dans un nuage épais.

Nous avons déjà entendu cette voix secrète de Dieu qui nous parle par lui-même au fond du cœur; et nous savons déjà avec quel attachement et quelle ardeur nous lui devons être unis par un saint amour; et cependant l'inconstance et la mutabilité de notre nature mortelle, nous retirant incessamment de cette application que nous devons avoir aux choses célestes et intérieures, nous fait retomber dans celles de la terre qui nous sont plus familières; de sorte qu'étant opprimés sous le pesant fardeau de tant de péchés qui nous menacent, nous nous voyons continuellement exposés à la fâcheuse importunité des tentations. Comme donc lorsque Dieu découvre secrètement à nos âmes aveugles quelque connaissance de sa nature divine, c'est comme s'il leur parlait dans un nuage; de même lorsqu'elles sont comme accablées par les tentations des vices, l'on peut dire que les paroles que Dieu nous adresse, sont étouffées par l'impétuosité des eaux dont parle ici l'Écriture. Car nous les laissons opprimer par autant de flots, que nous roulons de mauvaises pensées dans notre esprit, après avoir reçu l'inspiration de la grâce.

Dieu ne nous abandonne pas néanmoins dans cet état d'oppression et d'accablement; mais il revient incontinent à notre âme, il y dissipe les nuages des tentations, il y répand les larmes de la componction ainsi qu'une pluie féconde, il y fait luire le soleil de l'intelligence des secrets du ciel; et il nous témoigne ainsi combien il nous aime, puisqu'il ne nous abandonne pas, lors même que nous méprisons ses grâces; afin que notre conscience étant instruite de la sorte, ait honte de donner entrée aux tentations, quand elle considère que son Sauveur ne cesse point de l'aimer, toute libertine et vagabonde qu'elle est pour lui. Voilà ce qu'il souffre lui-même en nous, et ce qu'il supporte tous les jours des infidèles en la personne des prédicateurs de la vérité. Nous perdons quelquefois tous les dons que sa miséricorde nous a départis, à la première tentation qui s'élève dans notre âme; et nonobstant notre misère et notre faiblesse, il ne se lasse point d'y répandre de nouveaux bienfaits. L'on rejette publiquement sa parole, et toute l'iniquité des âmes incrédules n'est pas quelquefois capable d'empêcher qu'il ne leur communique encore ses grâces avec abondance.

## CHAPITRE 2

*Que plusieurs, après avoir méprisé la parole de Dieu qu'on leur prêchait, ont été convertis par les miracles. Que les prédicateurs doivent à l'exemple des apôtres, rapporter à Dieu tout le bien qu'ils font. Et qu'après s'être dissipés dans les fonctions extérieures de leur ministère, il leur est comme nécessaire de rentrer de temps en temps en eux-mêmes, et de se recueillir dans la prière, afin d'y ranimer le feu de leur charité, et se remplir de nouvelles grâces, pour les communiquer ensuite aux autres.*

Aussi est-il arrivé souvent que lorsque les méchants ont méprisé ses enseignements, il leur a fait voir des miracles qui ont attiré de leurs esprits l'admiration et le respect. Et c'est pour cela qu'après le son de cette divine voix, et l'impétuosité de ces eaux débordées, dont il a été ici parlé le Seigneur ajoute fort bien : *Lancerez-vous des foudres qui courent avec vitesse; et puis qui revenant vous disent : Nous voici.* Les foudres sont lancés des nuées, quand les saints prédicateurs opèrent des choses extraordinaires et miraculeuses. Car ils ont souvent appelés nuées dans l'Écriture; parce qu'ainsi que nous l'avons déjà dit, ils éclairent par les miracles, et pleuvent par leurs paroles. Or quand les cœurs ne peuvent être touchés par les paroles de ces saints prédicateurs, ils sont épouvantés par l'éclat des miracles qu'ils opèrent, selon que nous l'apprennent ces paroles du Roi-Prophète : *Vous multipliez les foudres, et vous jetterez le trouble et la confusion dans leurs cœurs.* Comme s'il disait : Quand ils ne veulent pas écouter la prédication de la vérité, ils sont troublés par les miracles des prédicateurs.

Ce qui fait dire à un prophète : *Vos dards seront lancés dans la lumière et dans les brillants éclairs de vos armes.* Les dards que Dieu lance vont dans la lumière, quand ses paroles marquent des vérités claires. Mais comme les hommes charnels méprisent souvent la vérité, lors même qu'ils la connaissent, l'on y ajoute les miracles; et c'est pour cela que le prophète dit ici : *et dans les brillants éclairs de vos armes.* Car comme les armes servent à nous défendre de nos ennemis, les dards nous servent à les attaquer. De sorte que les armes avec les dards nous marquent les miracles joints aux paroles de la vérité. Ainsi les prédicateurs frappent leurs adversaires avec leurs paroles, comme avec des traits perçants; puis ils se servent des miracles comme d'armes dont ils se couvrent pour leur défense. Ils se font écouter par l'impétuosité des traits qu'ils lancent; puis ils se font respecter par les luisantes armes des miracles qu'ils opèrent.

Il est donc dit ici au bienheureux Job : *Lancerez-vous des foudres qui courent avec vitesse; et qui revenant, vous disent; nous voici ?* Il faut sous-entendre, *comme ils me le disent.* Les foudres vont avec vitesse, quand les prédicateurs brillent par l'éclat des miracles, et qu'ils pénètrent les cœurs de ceux qui les voient. Et *revenant ils disent : nous voici,* lors qu'ils attribuent à la puissance divine, et non à leurs propres forces, toutes les actions vertueuses qu'ils connaissent avoir faites. Et en effet que marquent ces paroles : *nous voici,* si non un acte d'hommage et de soumission à Dieu tout-puissant. De sorte qu'à l'égard des prédicateurs de la vérité, dire à Dieu, après avoir accompli les fonctions de leur ministère; *nous voici;* n'est autre chose que rendre grâces à celui, duquel ils reconnaissent que leur vient tout le succès de leurs travaux, au lieu de se l'attribuer à eux mêmes. Ainsi ils vont impétueusement en lançant les foudres de leurs actions miraculeuses, et ils reviennent sans en tirer vanité.

Nous voyons dans les *Actes des Apôtres*, saint Pierre qui allait comme tout brillant d'éclairs; lorsqu'il dit à un homme qui était boiteux : *Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne; Levez-vous au nom de Jésus Christ de Nazareth, et marchez. Et l'ayant pris par la main, il le le va. Et aussitôt les plantes et les os de ses pieds de vinrent fermes, et il se leva tout d'un coup en sautant, et il marchait.* Mais quand le peuple des Juifs eut témoigné un étonnement extraordinaire à la vue de ce miracle; voici ce que ce foudre spirituel qui était parti de la main de Dieu, leur dit en s'en revenant : *Ô Israelites, pourquoi vous étonnez-vous de ceci, et pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre puissance ou par notre sainteté que nous eussions fait marcher ce boiteux ? Le Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son fils Jesus.* Et un peu après : *Nous sommes témoins de sa Résurrection, et c'est sa puissance qui par la foi en son nom, a raffermi les pieds de cet homme que vous voyez et que vous connaissez; et la foi qui vient de lui a fait devant tous le miracle d'une si parfaite guérison.* Ainsi saint Pierre a passé comme un foudre brillant d'éclairs, lorsqu'il a fait de si grands miracles; mais il est revenu, lorsqu'il en a attribué toute la gloire à son Créateur, et non à soi-même. Tous les saints prédicateurs vont aussi comme des foudres et des éclairs, lorsqu'ils opèrent des oeuvres miraculeuses. Mais en revenant, ils disent à Dieu : *Nous voici,* lors qu'ils rapportent à sa puissance divine tout ce qu'ils ont fait d'extraordinaire.

Ces paroles peuvent aussi recevoir un autre sens. Car les saints sont envoyés, et vont ainsi que des foudres, lorsqu'ils quittent la contemplation, pour se produire en public par leurs actions; et que sortant du secret de la méditation des choses intérieures et spirituelles, ils se répandent dans le vaste champ de la vie active. Mais ils en reviennent, et disent à Dieu. *Nous voici;* quand après avoir accompli ces actions extérieures, ils rentrent aussitôt dans le sein tranquille d'une sainte contemplation, pour y rallumer les flammes de leur charité et y reprendre un nouveau feu, comme par l'attouchement des rayons de la lumière éternelle; parce que leur

coeur se refroidirait bientôt, dans la dissipation des actions corporelles, quoique bonnes et saintes, s'ils n'avaient soin de recourir incessamment au feu de la méditation des choses de Dieu.

C'est ce qui a fait dire à Salomon : *Les fleuves retournent à la source dont ils sont sortis, afin de couler de nouveau.* Car les fleuves dont le sage parle ici, sont la même chose que ces foudres dont il est parlé ci-devant. Et comme les saints prédicateurs sont appelés fleuves, parce qu'ils arrosent les coeurs de leurs auditeurs, ils sont appelés des foudres, parce qu'ils les enflamment d'un feu divin. C'est d'eux dont il est dit dans un psaume : *Seigneur les fleuves se sont enflés, ils ont élevé leurs voix.* Et dans un autre : *Ses foudres ont éclaté sur la terre.* Les fleuves retournent donc à la source dont ils sont sortis, afin de couler de nouveau; parce qu'encore que les saints se séparent en quelque manière de la présence de leur Créateur, dont ils s'efforcent de contempler les lumières, des yeux de l'âme, en s'occupant pour l'amour de leur prochain aux fonctions extérieures de la vie active; ils rentrent néanmoins de temps en temps avec ardeur dans le sein de la contemplation divine. Et quoi qu'ils se répandent extérieurement à nos oreilles, par les paroles corporelles dont ils nous instruisent, ils retournent toujours en esprit à la considération de cette source de lumières, dont ils tirent toute leur ardeur.

C'est pourquoi il est fort bien dit dans le même lieu, *afin de couler de nouveau.* D'autant que s'ils n'avaient un soin continu de recourir à la contemplation, leur aveuglement intérieur serait capable de bientôt dessécher les paroles extérieures de leur prédication. Mais comme ils sont sans cesse pressés de la soif ardente de voir Dieu, ce sont comme des fleuves qui retournent toujours à leur source intérieure; afin de recommencer leurs cours au dehors, en se remplissant continuellement d'un nouvel amour, pour nous le communiquer par l'effusion de leurs prédications salutaires. Disons donc ici avec l'Écriture : *Lancez-vous des foudres qui courent avec vitesse, et qui revenant, vous disent : Nous voici ?* Il faut sous-entendre; comme moi, qui après avoir fait goûter à mes prédicateurs les grâces de la contemplation, les fait revenir quand il me plaît aux exercices de la vie active; et qui les rappelle toujours de temps en temps, de ces occupations extérieures, à la sublime et intérieure contemplation des choses célestes, afin que tantôt étant envoyés, ils courent à l'exercice des bonnes oeuvres, et que tantôt étant rappelés, ils reviennent avec ardeur à la méditation intérieure, pour converser plus familièrement avec moi; et lorsqu'ils reviennent à moi de la sorte, ils me disent : *Nous voici;* parce qu'encore qu'il semble que la dissipation de ces actions extérieures, ait diminué quelque chose de la perfection de leur contemplation; ils ne laissent pas néanmoins, par l'ardeur des désirs qu'ils rallument sans cesse dans leur âme, de témoigner à Dieu qu'ils lui sont toujours pressants par une parfaite soumission à ses volontés. Car dire, *Nous voici,* n'est autre chose que marquer notre présence devant Dieu, par l'ardeur de notre amour.

### CHAPITRE 3

*Que c'est le saint Esprit qui inspire aux vrais prédicateurs comment ils doivent prêcher. Que comme ce qui sert aux uns peut quelquefois nuire aux autres, le prédicateur doit s'étudier de proportionner ses instructions aux divers besoins de ses auditeurs. Le saint fait ici un bref examen des différentes dispositions des hommes, tant intérieures qu'extérieures.*

Le Seigneur dit ensuite à Job : *Qui a mis la sagesse dans les entrailles de l'homme, ou qui a donné au coq l'intelligence ?* Que nous signifie ici le coq, sinon les prédicateurs, dont nous avons déjà parlé, qui ont soin parmi les ténèbres de cette vie, de nous annoncer la lumière avenir par le chant de leurs prédications ? Car ils disent avec l'Apôtre : *La nuit est déjà fort avancée et le jour s'approche.* Ils nous réveillent encore du sommeil de notre paresse; lorsqu'ils nous crient : *L'heure est déjà venue de nous réveiller de notre assoupissement.* Et encore : *Réveillez-vous justes, et ne péchez point.*

Le Sage dit aussi, parlant de ce coq mystérieux : *Il y a trois choses qui marchent bien, et une quatrième qui marche heureusement. La première est le lion le plus courageux de tous les animaux, que rien n'est capable d'épouvanter. La seconde, le coq, qui est comme ceint par les reins. Et la troisième, le belier, auquel un roi même ne peut résister.* Le lion dont il est ici parlé, est le même dont il est écrit ailleurs : *Le lion de la Tribu de Juda a obtenu la victoire.* C'est le plus courageux et le plus fort de tous les animaux, car ce qui paraît en Dieu une faiblesse, est plus fort que la force de tous les hommes. Rien n'est capable de l'épouvanter. Car il dit lui-même : *Le prince du monde va venir, et il n'a rien en moi qui lui appartienne.* Le coq qui est comme ceint par

les reins. Sont les saints prédicateurs, qui comme nous avons dit, nous annoncent la véritable lumière. Ils ont les reins ceints, parce qu'ils ont soin, en châtiant leur corps, de retrancher toutes les superfluités qui peuvent servir de matière à la concupiscence; dont le siège est particulièrement dans les reins. D'où vient que notre Seigneur leur donne encore ailleurs cet avis si salutaire : *Ayez soin que vos reins soient ceints*. Et le belier auquel un roi même ne peut résister, ne nous figure ici autre chose, sinon le souverain ordre de prêtrise qui est dans l'Eglise, et dont il est dit dans un psaume : *Apportez à Dieu des enfants de béliers*; qui emmènent après eux le peuple qui marche sur la trace de leurs exemples, ainsi qu'un troupeau de brebis qui les suit. Or il n'y a point de roi qui puisse résister à ceux qui mènent une vie pure et spirituelle; d'autant qu'il n'y a point de persécuteur, qui soit capable par tous ses efforts, d'empêcher l'effet de leurs bonnes intentions. Car ils savent, malgré toutes sortes d'oppositions, et courir avec empressement vers celui qu'ils désirent de posséder, et y arriver encore plutôt par le moyen de la mort même. Le lion est donc le premier, le coq le second, et le belier le troisième. Jésus Christ a paru d'abord, puis les saints apôtres qui ont annoncé l'Evangile; et enfin les pères spirituels qui ont été rétablis après eux pour gouverner les Eglises, et qui sont les conducteurs des troupeaux fidèles, et les docteurs des peuples qui les ont suivis.

Mais nous confirmerons davantage cette vérité, en expliquant le reste de ce passage de l'Ecriture. Car comme l'Antichrist doit un jour venir après ces maîtres des fidèles, elle l'a marqué comme la quatrième chose dont elle voulait parler, lorsqu'elle a dit ensuite : *et celui qui paraît fou, lors qu'il est élevé dans un haut degré. Car s'il eût bien compris la chose, il eût mis le doigt sur sa bouche*. L'Antichrist sera élevé en un haut degré, lorsqu'il en viendra jusqu'à cet excès de mensonge, que de dire qu'il est Dieu même. Mais s'étant ainsi élevé trop haut, il paraîtra fou, parce qu'il tombera avec ignominie de ce haut degré, à la venue du souverain Juge à la fin des siècles. Que s'il eût bien compris les choses, il eût mis le doigt sur sa bouche. C'est à dire, si avant que de s'emporter dans l'excès de son orgueil, il eût pu prévoir le supplice qui le menaçait, comme il avait reçu dans sa création une nature excellente, il ne se fût jamais élevé à une si superbe présomption.

Et il ne faut pas s'étonner que l'Ecriture ait dit ici qu'il y avait une quatrième chose qui marchait heureusement. Car elle a dit avant cela qu'il y en avait trois qui marchaient fort bien. Et il est certain que comme tous ceux qui agissent bien, n'agissent pas heureusement; aussi tous ceux qui agissent heureusement, n'agissent pas toujours bien. Le lion, le coq, et le belier marchent bien, mais ils ne marchent pas ici heureusement; puis qu'ils souffrent durant cette vie les combats des persécutions du monde. Mais cette quatrième chose marche heureusement, et non pas bien d'autant que l'Antichrist marche comme un trompeur et un imposteur; mais ses tromperies sont accompagnées d'un bienheureux succès durant la courte durée de cette vie, selon qu'il a été autrefois dit de lui par le prophète Daniel en la personne d'Antiochus : *La puissance lui a été donnée contre le sacrifice perpétuel, à cause des péchés; et la vérité sera détruite sur la terre. Il n'exécutera ces choses et il sera accompagné de prospérité*.

Ce que Salomon a voulu marquer en disant qu'il marche heureusement; Daniel l'a exprimé en déclarant qu'il serait accompagné de prospérité. Si donc l'on considère bien ces paroles de Salomon : *Le coq qui a les reins ceints*, on entendra facilement par le coq, les saints prédicateurs de la vérité. Ainsi le Seigneur rapportant toutes choses à lui, dit ici : *Qui a mis dans les entrailles de l'homme la sagesse, ou qui a donné au coq l'intelligence ?* Comme s'il disait en d'autres termes : Qui a inspiré dans le coeur de l'homme qui n'a que des sentiments humains et charnels, la grâce de la divine sagesse ? Ou bien qui a donné l'intelligence aux prédicateurs, pour savoir quand et à qui ils doivent annoncer le vrai matin de la vie future, si ce n'est moi ? Car ils connaissent quand et comment ils doivent agir; parce qu'ils l'apprennent par les secrètes inspirations dont je les instruis dans le fond du coeur. Sur quoi il faut remarquer que cette sagesse que Dieu leur inspire, est imprimée dans les entrailles de l'homme; parce qu'à l'égard des élus elle n'accompagne pas seulement leurs paroles; mais elle est encore gravée dans leurs sentiments intérieurs, afin qu'ils vivent selon qu'ils parlent; et que cette lumière céleste brille avec d'autant plus d'éclat au dehors, qu'elle brûle avec plus d'ardeur au dedans de l'âme.

Or ce n'est pas une chose facile, que de vouloir encore expliquer ici ces autres paroles : *Qui a donné au coq de l'intelligence ?* Les docteurs de la vérité doivent avoir cette intelligence d'autant plus subtile et plus pénétrante, qu'elle se doit porter à la connaissance des choses invisibles et spirituelles; qu'elle ne doit s'appliquer à rien de matériel; et qu'en parlant par une voix corporelle, elle doit passer au delà de tout ce qui n'est que corporel. Et cette intelligence ne pourrait jamais atteindre aux choses célestes, si le souverain Créateur ne la communiquait lui-même à ce coq mystérieux, lorsqu'il chante; c'est à dire au saint docteur qui prêche la vérité.

Or ce coq reçoit l'intelligence, premièrement pour marquer les heures de la nuit, et puis pour nous réveiller par ses cris aigus; parce que le vrai prédicateur doit premièrement considérer dans ses auditeurs quelle est leur vie; et puis les prêcher conformément à la connaissance qu'il en a. Car faire le discernement des divers mérites des pécheurs, et corriger les actions de ténèbres, par des répréhensions qui leur soient proportionnées, c'est comme remarquer les différentes heures de la nuit.

Ainsi Dieu donne au coq l'intelligence, quand il inspire au docteur de la vérité la vertu d'une sage discrétion, pour lui faire connaître à qui, quand, comment, et ce qu'il doit dire. Car la même exhortation ne convient pas à tout le monde, puisque tous ne vivent pas de la même sorte. Souvent ce qui sert aux uns, nuit aux autres. Ainsi que nous voyons qu'il y a des herbes qui nourrissent certains animaux, et qui en tuent d'autres. Un certain son modéré de la voix qui apaise la fougue des chevaux ardents, irrite les chiens. Le même remède qui adoucit une maladie, en accroît une autre; et le pain qui entretient et fortifie la vie des hommes, est capable d'étouffer celle des petits enfants. Les prédicateurs doivent donc former leurs discours, selon la disposition de ceux qui les écoutent, et avec un si sage tempérament, que touchant les besoins de chacun en particulier, ils ne sortent point de la manière qui est nécessaire pour les édifier tous en général. Et en effet les coeurs des fidèles qui sont attentifs à ce qu'on leur prêche, sont comme les cordes tendues d'une viole, lesquelles un maître qui est habile, touche de différente manière, afin qu'il n'y ait rien de discordant dans les accords de l'air qu'il joue. De sorte que ces cordes rendent une harmonie parfaite; parce qu'encore qu'elles soient touchées du même archet, elles ne le sont pas d'une même sorte d'un même mouvement.

C'est pourquoi le prédicateur doit, pour édifier toute sorte de personnes, par la même charité, toucher les coeurs de ses auditeurs par de différentes exhortations fondées sur une seule et même doctrine. Car il faut autrement exhorter les hommes, que non pas les femmes; les jeunes, que les vieux; les pauvres, que les riches; les joyeux, que les tristes; les hiérarques, que les simples fidèles; les serviteurs, que les maîtres; les savants, que les stupides; les impudents, que les modestes; les arrogants, que les timides; les impatients, que les patients; les bienfaisants, que les envieux; les chastes, que les impurs; les sains, que les malades; ceux qui vivent bien, parce qu'ils craignent les fléaux de Dieu, que ceux qui sont tellement endurcis dans l'iniquité, que même les châtimens ne les peuvent corriger; les taciturnes, que les grands parleurs; les peureux, que les téméraires; les lents, que les prompts; les doux, que les colères; les humbles, que les superbes; les opiniâtres, que les inconstants; les gourmands, que les abstinents; ceux qui communiquent avec un coeur touché de miséricorde leur bien aux pauvres, que ceux qui s'efforcent de ravir le bien d'autrui; ceux qui ne prennent point le bien d'autrui, ni ne donnent rien du leur, que ceux qui en donnent de leurs biens, ne s'abstiennent point de ravir le bien d'autrui; les querelleurs, que les pacifiques; les semeurs de division, que les amateurs de concorde.

Il faut, dis-je, exhorter d'une manière bien différente ceux qui n'entendent pas bien les paroles de la loi divine, que ceux qui les entendent bien, ne les annoncent pas aux autres avec un véritable esprit d'humilité; ceux qui étant capables de bien prêcher, en sont empêchés par un excès d'humilité et de crainte, que ceux qui se portent témérement à la prédication, quoi que leur âge et leurs imperfections les en devraient retenir; ceux qui obtiennent toutes les choses temporelles qu'ils souhaitent, que ceux qui en désirent beaucoup en ce monde, mais qui sont comme rebutés de toutes leurs prétentions par une longue suite de mauvais succès; ceux qui sont engagés dans le mariage, que ceux qui n'y sont pas engagés; ceux qui l'ont éprouvé, que ceux qui l'ignorent; ceux qui ont fait des péchés d'action, que ceux qui n'en ont commis que de pensée; ceux qui pleurent leurs fautes sans les quitter, que ceux qui les quittent sans les pleurer; ceux qui même se vantent de leurs péchés, que ceux qui s'en accusent, quoi qu'ils ne cessent pas de les commettre; ceux qui sont vaincus par un soudain mouvement de concupiscence, que ceux qui s'engagent dans le mal d'un propos délibéré; ceux qui commettent souvent des fautes légères, que ceux qui s'abstenant des petites fautes, tombent quelquefois en de grands péchés; ceux qui ne veulent pas seulement commencer à faire le bien, que ceux qui après l'avoir commencé n'ont pas la force de l'accomplir; ceux qui faisant paraître en public le bien qu'ils font, commettent le mal en secret, que ceux qui cachent le bien qu'ils pratiquent, et donnent lieu d'avoir mauvaise opinion d'eux par quelques actions mauvaises qu'ils font en public.

Nous aurions du marquer ici plus particulièrement, quelle est la vraie manière de reprendre et d'exhorter toutes sortes de personnes selon leurs états et leur différente disposition; mais la crainte d'être trop long nous en empêche. Que s'il me reste assez de temps dans le cours de cette vie pleine de misères, j'ai dessein, avec l'assistance de Dieu, de le faire quelque jour dans un autre ouvrage.

## CHAPITRE 4

*Que les prédicateurs doivent parler aux méchants avec plus de force, en leur imprimant la crainte des jugements éternels; et avec plus de douceur aux bons, en les fortifiant par l'espérance des biens avenir. Qu'ils doivent exciter les fidèles à bien vivre, par l'exemple de leur vie, avant que de les y exhorter par leurs paroles. Et qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse leur donner la sagesse, l'application, et la force nécessaire pour s'acquitter d'une si sainte et si difficile fonction.*

Il y a encore une autre chose dans le coq, qui est digne d'être remarquée, savoir qu'au fort de la nuit, et dans le temps des plus profondes ténèbres, il pousse des cris, et plus longs et plus aigus; au lieu que lorsque le point du jour s'approche ses cris deviennent plus doux et plus courts. Ce qui est une belle image de la manière dont les prédicateurs discrets et considérés doivent agir. Car quand ils prêchent aux méchants, il faut qu'ils élèvent fortement leurs voix, pour leur imprimer la terreur des jugements éternels; parce, qu'ils crient dans les ténèbres d'une nuit profonde. Mais quand ils s'aperçoivent que Dieu a commencé de répandre la lumière de la vérité dans les coeurs de leurs auditeurs, ils doivent tempérer et adoucir la force de leurs discours; et ne parlant plus tant des peines effroyables de l'autre vie, il faut qu'ils annoncent principalement la douceur des récompenses qui y sont promises.

Ainsi ces coqs mystérieux feront alors des cris plus doux et plus tendres; parce que le matin étant prêt de venir, ils découvrent ce qu'il y a de plus subtil et de plus sublime dans les mystères divins; afin que ceux qui les écoutent, pénètrent d'autant plus avant dans les secrets des choses célestes, qu'ils s'approchent d'avantage de la lumière de la vérité éternelle; et qu'après avoir été réveillés du sommeil par les longs cris de ce coq, dont il est ici parlé, ils aient la joie, maintenant qu'ils veillent, d'entendre un son plus doux et plus agréable; et qu'ainsi celui qui auparavant était troublé par la crainte du jugement éternel, puisse lorsqu'il est parfaitement converti à Dieu, goûter le plaisir d'apprendre quelle est la suavité et l'excellence des biens de ce royaume céleste, auquel il aspire.

C'est ce que Moïse nous a fait parfaitement bien exprimé, lorsque pour faire marcher l'armée des Israélites, il commanda que les trompettes sonnassent d'un ton plus court et plus coupé. Car il est écrit : *Faites deux trompettes d'argent, forgées au marteau.* Et un peu après : *Quand elles sonneront d'un ton plus court et plus coupé, l'armée marchera.* L'on fait donc marcher l'armée au son de deux trompettes : c'est-à-dire que le peuple fidèle est appelé la milice de la foi par les deux préceptes de la charité. Ces trompettes doivent être d'argent; parce que les paroles des vrais prédicateurs doivent éclater par la blancheur de la lumière, afin de ne point troubler par leur obscurité les esprits de ceux qui les écoutent. Il faut qu'elles soient *forgées au marteau*, d'autant qu'il est nécessaire que ceux qui prêchent la vie future, croissent en vertu par les coups fréquents des tribulations de la vie présente. L'armée décampe quand la trompette sonne d'un ton plus court et plus coupé; parce que quand le discours du prédicateur est plus vif et plus serré, il anime les coeurs des auditeurs à combattre avec plus de vigueur les tentations.

Il y a encore une autre chose à remarquer dans le coq, qui est que lorsqu'il veut chanter, il commence par ouvrir les ailes; et s'en battant les flancs, il semble qu'il s'excite soi-même à une plus grande vigilance. Or c'est ce que nous pouvons voir clairement dans les saints prédicateurs, si nous considérons avec soin comment ils agissent. Car lorsqu'ils commencent à prêcher la vérité, ils s'exercent premièrement en de bonnes oeuvres; de crainte de dormir par leurs actions, pendant qu'ils réveillent les autres par leurs paroles. Ainsi ils s'animent eux-mêmes les premiers par l'exercice de la vertu, et ils rendent ensuite les autres soigneux de bien faire. Ils se battent premièrement eux-mêmes comme de leurs ailes, lorsqu'ils examinent une soigneuse recherche tout ce qu'il y a en eux d'inutile et de languissant, et et ils le retranchent aussitôt par une sévère correction. Ils ont soin de châtier leurs propres défauts par des larmes salutaires, avant que de découvrir aux autres ce qu'il y a en eux qui mérite d'être châtié. C'est ainsi qu'ils font du bruit de leurs ailes, avant que de faire éclater celui de leur chant; parce qu'ils ne font point retentir aux oreilles des autres leurs paroles d'exhortation, qu'ils n'aient auparavant fait entendre par leurs actions tout ce qu'ils doivent dire par leurs paroles; et ils attendent qu'ils soient parfaitement éveillés eux-mêmes, avant que d'exciter à la vigilance ceux qu'ils voient endormis.

Mais d'où peut venir à ces docteurs une si rare intelligence ? Comment se peut-il faire qu'ils veillent eux-mêmes si parfaitement; qu'ils excitent ceux qui dorment à la vigilance, comme par les cris de leurs vertus; qu'ils chassent d'abord avec tant de soin les ténèbres des coeurs des pécheurs; et puis les éclairent si sagement par la lumière de leurs saintes prédications; qu'ils



semblent par la prudence de leur conduite agir envers chacun en particulier, selon la disposition et selon le temps; et envers tous en général, en leur apprenant les choses qu'ils doivent suivre durant le cours de la vie mortelle ? Comment, dis je, pourraient-ils être si fort appliqués à tant de choses si élevées et si difficiles, s'ils n'étaient intérieurement instruits de celui-là même qui les a créés ? Comme donc la louange d'une si rare intelligence n'appartient pas au mérite du prédicateur, mais à la puissance du Créateur, cet Auteur souverain a dit fort bien ici : *Qui a donné au coq l'intelligence ?* Comme s'il ajoutait : si ce n'est moi qui après avoir formé du néant d'une manière merveilleuse les âmes des docteurs de la vérité, les instruits encore plus miraculeusement, en leur inspirant la connaissance des choses les plus sublimes et les plus cachées.

## CHAPITRE 5

*Que toutes les instructions et les exhortations des hommes cesseront dans le ciel, où nous connaissons toutes choses par la claire vue de la majesté divine. Que Dieu cachant en ce monde aux méchants les joies éternelles, en fait sentir dès cette vie les charmes aux âmes justes qui sont détachés de l'amour du monde. Et que quand une âme en a une fois goûté la douceur, les plus grandes félicités de la terre lui sont à dégoût.*

Or pour nous montrer qu'il ne leur donnait pas seulement l'intelligence; mais même qu'il leur inspirait toutes leurs paroles, il ajoute ensuite : *Qui découvrira la raison des cieux ?* Et parce qu'il nous ôtera un jour les paroles des prédicateurs, lorsqu'il se fera voir à nous à découvert, il dit aussitôt : *Et qui fera dormir l'harmonie du ciel ?* Le Seigneur n'a pas voulu parler durant cette vie à la faiblesse de notre nature mortelle, en se montrant à nos yeux par la claire vue de sa majesté divine; mais seulement par la voix des prédicateurs de sa vérité; afin que nos coeurs encore charnels fussent émus par une langue de chair, et qu'ils reçussent d'autant plus facilement des choses qui leur étaient si peu ordinaires, qu'elles leur seraient annoncées par un son de voix qui leur était plus familier. Mais après que notre chair sera réduite en poussière par la mort, et que cette poussière sera de nouveau animée par la résurrection dernière, alors nous ne chercherons plus à entendre parler de Dieu; parce que nous verrons clairement et à découvert le Verbe même de Dieu, qui remplit et qui contient toutes choses, et qui parlera d'autant plus fortement à notre âme, qu'il la pénétrera d'une plus vive et plus intime clarté. Car sans le secours des paroles temporelles qui se forment et qui se dissipent, cette divine image de la vision intérieure et béatifique, nous tiendra lieu comme d'une prédication éternelle qui retentira sans cesse à nos oreilles spirituelles.

C'est pour cela que le Seigneur dit ici à Job : *Qui découvrira la raison des cieux; et qui fera dormir l'harmonie du ciel ?* Que signifie en ce lieu la raison du ciel, sinon la vertu secrète des choses célestes ? et que veut dire l'harmonie du ciel, sinon la conformité de la doctrine qu'annoncent en divers temps et en divers lieux les prédicateurs ? Ainsi quand notre Créateur commencera par découvrir la raison des cieux, il fera dormir l'harmonie du ciel; parce que quand il se montrera clairement à nous après cette vie, il fera cesser toutes les paroles des prédicateurs. C'est pourquoi le Seigneur dit par le prophète Jérémie : *L'homme n'instruira plus son prochain et son frère, en lui disant : Reconnaissez le Seigneur. Car tous me connaîtront depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, dit le Seigneur.* Saint Paul dit aussi : *Les prophéties s'évanouiront, les langues cesseront, et la science sera abolie.*

Ou bien l'on peut dire que la raison des cieux est cette puissance, et cette vertu vivifiante et divine, qui a formé les esprits des anges. Car comme Dieu est la cause des causes, et la vie des créatures vivantes, il est aussi la raison des créatures raisonnables. De sorte que Dieu nous découvre la raison des cieux, lorsqu'il nous fait connaître comment il règne sur les esprits élus et bienheureux. Il nous découvre la raison des cieux, lors qu'ayant chassé les ténèbres de nos âmes, il se manifeste clairement à nous. Ce qui lui fait dire dans son Evangile : *Il viendra un temps où je ne vous entretiendrai plus en paraboles, mais je vous parlerai ouvertement de mon Père.* Le Seigneur assure qu'il nous parlera ouvertement de son Père; parce qu'alors il nous fera connaître par la claire vue de sa Majesté divine, comment il naît sans être moindre que celui qui l'engendre, et comment leurs esprits divins sont co-éternels. Ce sera alors que nous verrons comment celui qui sort d'un autre, n'est point postérieur à celui duquel il sort; comment celui qui est produit, n'est point précédé par celui qui le produit. Alors nous verrons clairement, comment il est possible que par une division incompréhensible, un soit trois; et que trois ne pouvant être divisés,

ne soient qu'un. Or la langue de Dieu qui nous découvre ces choses, est la lumière du Créateur qui nous élève à cette sublime connaissance.

Et ce sera alors qu'il fera dormir l'harmonie du ciel, d'autant que quand le souverain Juge paraîtra sur son tribunal pour rendre à chacun selon ses oeuvres; toutes les exhortations des hommes cesseront. Et c'est pourquoi le Seigneur marque aussitôt après en termes clairs le temps de la résurrection dernière lorsqu'il dit : *Quand la poussière se consolidait en terre, et que la terre se formait en mottes*. La parole divine décrit selon sa manière ordinaire, les choses futures comme si elles étaient déjà passées, pour conserver en soi cette vérité qui est marquée ailleurs dans l'Écriture : *il a fait les choses avenir*. Ainsi la poussière se consolidera en terre, lorsque notre corps sera de nouveau composé de chair et d'os. Et la terre se formera en mottes, lors que la poussière se rassemblant, et s'épaississant, viendra à la consistance d'un corps solide.

Après avoir montré comment ces paroles se peuvent entendre des choses futures, il est bon de faire voir ce qu'elles nous marquent aussi dans le présent. *Qui découvrira la raison des cieux; et qui fera dormir l'harmonie du ciel ?* Dieu découvre la raison des cieux, quand il illumine les âmes de ses élus en leur communiquant ses divins secrets. Et il fait dormir l'harmonie du ciel, quand par un juste jugement il cache aux réprouvés les hymnes de louanges, que les anges chantent d'un commun accord, et toutes les joies ineffables dont les puissances célestes sont comblées. Et quoi que cette harmonie du ciel ne cesse jamais en elle-même, il est certain néanmoins qu'elle dort à l'égard des réprouvés qui l'ignorent, et qui n'en ont aucun sentiment. On découvre les raisons des cieux, et néanmoins on laisse dormir l'harmonie du ciel, parce que le Créateur inspire aux uns la connaissance des choses divines, et en même temps cache aux autres la douceur des louanges que lui rendent sans cesse les esprits célestes. Il découvre aux âmes élues l'excellence des récompenses qu'il leur réserve dans l'autre vie, afin qu'ils s'avancent sans cesse vers la possession de ces biens suprêmes; et que passant au delà des choses visibles, ils aspirent continuellement aux invisibles.

Ainsi tout ce qui fixe et arrête ici les réprouvés, doit pousser les élus à d'autres choses plus excellentes. Tous les biens créés qu'ils reçoivent en ce monde, les doivent porter à l'amour de celui qui les a formés; et ils le doivent aimer avec d'autant plus d'ardeur et de préférence, qu'ils reconnaissent combien il est au dessus de tous les biens qu'il a créés. Car il leur dit au dedans du coeur, ce que la langue invisible de la componction leur dicte dans le secret et le silence; et leur âme l'entend d'autant plus clairement, qu'elle est plus entièrement séparée du bruit des désirs extérieurs. Ainsi l'harmonie du ciel ne dort jamais à leur égard, parce qu'ils ont toujours l'oreille de leur âme ouverte, pour goûter les charmes de cette céleste mélodie : ils entendent au dedans du coeur ce qu'ils aiment et qu'ils souhaitent; et ce désir continuel dont ils sont embrasés pour Dieu, les instruit de l'excellence des récompenses célestes qui leur sont promises.

C'est pourquoi ils ne supportent qu'avec peine cette vie présente, non seulement lors qu'elle leur est contraire, mais même lors qu'elle leur est favorable; parce que tout ce qui est visible, leur est comme à charge, tant que la possession des biens invisibles, dont l'agréable mélodie se fait entendre au fond de leurs coeurs, leur est différée. Tout ce qui est présent leur fait peine, d'autant que ce n'est pas le bien auquel ils aspirent. De sorte que leur âme étant ennuyée de tant de maux qu'elle souffre durant cette vie temporelle, n'applique l'attention qu'à cette joie céleste à laquelle elle est destinée; et comme ces divins accords frappent continuellement avec plaisir les oreilles de leurs coeurs, ils ne désirent sans cesse autre chose durant cette vie, que d'être admis à la bienheureuse société des citoyens de la céleste Jerusalem.

Ce divin concert de louanges était clairement marqué dans ces paroles du Prophète-Roi : *J'entrerai dans un tabernacle admirable, et jusqu'à la maison de Dieu, avec des voix de réjouissance et de louange, et des chants d'allégresse, semblables à ceux d'une ville où l'on fait une grande fête*. Car il est sans doute que celui qui entendait ces voix et ces chants devait être réveillé par une harmonie céleste. Mais cette harmonie dort à l'égard des réprouvés, parce qu'elle ne se fait point entendre à leurs coeurs par la voix d'une componction salutaire. Ils n'ont nul soin de penser à cette assemblée si désirable des célestes citoyens; ils ne tournent jamais avec ardeur leurs regards vers la solennité de cette fête éternelle, et ils ne s'élèvent jamais en esprit vers le ciel sur les ailes de la contemplation intérieure. Ils ne s'attachent qu'aux choses visibles; c'est pourquoi ils ne goûtent point au dedans la douceur des choses du ciel; parce qu'ainsi qu'il a déjà été dit, les bruits des affaires du monde rendent leurs coeurs sourds à tout ce qui vient de Dieu. Comme donc c'est par une secrète disposition de ses jugements cachés, que ce qui est ouvert aux uns, est fermé aux autres et que ce qui est manifesté aux uns, est caché aux autres, disons ici avec l'Écriture : *Qui découvrira la raison des cieux, et qui fera dormir l'harmonie du ciel ?*

## CHAPITRE 6

*Comment le saint Esprit sait unir par les liens admirables de sa charité, tous ceux qu'il a attiré dans l'Eglise, quelque différents qu'ils soient de pays, de conditions, d'états, de talents, et de mérites.*

Cette vérité nous a encore été bien plus clairement connue lorsque notre Sauveur venant en ce monde, a par une mystérieuse dispensation communiqué sa miséricorde à ceux qui en étaient indignes, et a rejeté loin de lui ceux qui semblaient dignes de ses grâces. Et c'est pour cela qu'il dit ensuite : *Quand la poussière a été consolidée en terre, et que la terre s'amassait et s'épaississait par mottes.* Que signifie la poussière, sinon les pécheurs, qui n'étant point affermis par le poids de la raison, sont enlevés par le moindre vent des tentations; selon ces paroles d'un psaume : *Il n'en est pas de même des impies; mais ils sont élevés par le vent de dessus la surface de la terre.* Ainsi la poussière a été consolidée en terre, quand les pécheurs étant appelés dans l'Eglise, ont été affermis par la raison de la foi qui leur a été donnée; en sorte que ceux qui étaient auparavant si légers par leur inconstance, et sujets à être enlevés par le moindre vent des tentations, devinssent ensuite inébranlables à tous leurs efforts; et que s'attachant inséparablement à Dieu, ils se puissent maintenir dans une fixe et solide manière de vivre.

Quant aux mottes de la terre, elles sont composées de poussière et d'eau; et les mottes se sont formées, lorsque les pécheurs étant appelés à la foi, et remplis de la grâce du saint Esprit, ont été rassemblés dans l'union de la charité. Ces mottes spirituelles ont été formées, quand tant de divers peuples, qui auparavant, ainsi qu'une poussière répandue, étaient divisés en de si différents sentiments, furent, après avoir reçu la grâce du saint Esprit, ralliés dans cette paix et cette union si parfaite et si merveilleuse qu'encore qu'ils fussent d'une part trois mille, et de l'autre cinq mille, il n'y avait plus entre eux, selon le témoignage de l'Ecriture *qu'un coeur et qu'une âme.*

Le Seigneur forme encore tous les jours en ce monde de semblables mottes de terre, qui viennent d'une même poussière, mais qui sont différentes les unes des autres par leur grosseur; parce qu'en conservant l'unité d'un même Sacrement, il ramasse plusieurs peuples, de moeurs et de langues différentes, dans le sein de son Eglise. Jésus Christ nous figure ces diverses mottes; lorsque pour faire manger quelque peu de pain et de poisson aux troupes des juifs qui le suivaient, ils les fit ranger par cinquantaines et par centaines. Que si nous voulons distinguer ces diverses mottes dans l'Eglise, par la différence des conditions et des mérites, nous le pourrons faire plus particulièrement, en considérant que les uns étant de l'ordre des prédicateurs, les autres des auditeurs; les uns des supérieurs, les autres des inférieurs; les uns des mariés, les autres des continents; les uns des pénitents, les autres des vierges, ce sont comme des mottes de diverse figure et de diverse grosseur, qui sont composées d'une même terre puisque tous les fidèles qui vivent bien, ont des mérites différents dans une même foi et une même charité.

Le peuple d'Israël nous marqua autrefois une figure de ces mottes spirituelles, lorsque pour servir à la construction du tabernacle, il offrit plusieurs dons différents dans une même intention, selon ces paroles de l'Ecriture : *Les hommes et les enfants présentèrent tout ce qui était nécessaire pour le culte du tabernacle, et pour les saints vêtements, comme des carguants, des pendants d'oreille, des bagues, des bracelets. Tous les vases d'or furent mis à part pour être offerts au Seigneur. Tous ceux qui avaient de l'hyacinthe, de la pourpre, de l'écarlate teinte deux fois du lin, et du poil de chèvre les donnèrent.* Les hommes et les femmes font donc des pressants pour l'ornement du tabernacle parce que les moindres bonnes oeuvres des fidèles qui sont imparfaits, entrent dans l'accomplissement du culte de l'Eglise et du service de Dieu, aussi bien que les actions éminentes de vertu que font les plus forts et les plus parfaits que faut-il entendre par les carguants qui serrent les muscles et les nerfs, sinon les hiérarques qui travaillent fortement dans l'Eglise ? et par les pendants d'oreille, sinon l'obéissance de ceux qui leur sont soumis ? Les bagues nous marquent le sceau du secret; parce que souvent les hiérarques scellent, si on peut le dire ainsi, et cachent à leurs auditeurs ce qu'ils croient qu'ils ne sont pas capables de comprendre. Les bracelets signifient, l'ornement des premières actions. Les vases d'or mis à part pour être offerts au Seigneur, figurent l'intelligence de la divinité, qui est d'autant plus détachée de l'affection des choses inférieures, qu'elle s'élève au seul amour des biens éternels. L'hyacinthe nous représente l'espérance des choses célestes. La pourpre signifie le sang, et la souffrance des maux du monde, pour l'amour du royaume de l'éternité. L'écarlate teinte deux fois marque la clarté, qui pour être parfaite, doit être ornée de l'amour de Dieu et du

prochain. Le lin représente l'intégrité et l'incorruption de la chair. Les poils de chèvres dont sont composés les cilices, figurent l'austérité et la mortification de la pénitence.

Ainsi lorsque les uns exercent fortement les fonctions de la prélature, ce qui nous est signifié par les carquants et les bagues, que les autres, sous la figure des pendants d'oreille et des bracelets, s'acquittent avec piété des devoirs de l'obéissance; que les autres, sous celles des vases d'or mis à part pour être offerts à Dieu, appliquent toute leur intelligence aux choses divines; que les autres, sous celle de l'hyacinthe, de la pourpre et de l'écarlate ne laissent pas d'espérer et de croire et d'aimer les choses célestes qu'on leur annonce, quoi qu'ils ne les puissent encore clairement connaître; que les autres, sous la figure du lin, offrent à Dieu une inviolable pureté de corps; et que les autres, sous celle de poils de chèvres, pleurent avec âpreté les péchés qu'ils ont commis volontairement; ce sont comme une infinité de mottes formées d'une même terre, puisque toutes ces diverses actions de vertu partent d'un même esprit et d'un même mouvement de piété. Or ces mottes spirituelles ne pourraient jamais être formées de la poussière, s'il n'y tombait premièrement de l'eau, et si cette poussière en étant ainsi pénétrée ne s'endurcissait. C'est à dire, que si la grâce du saint Esprit ne s'insinuit dans les coeurs des pécheurs, l'union de la charité ne les affermirait jamais pour produire les oeuvres d'une véritable foi.

Le Seigneur nous découvre donc la raison des cieus, et *fait dormir l'harmonie du ciel*, lors qu'il le dit ensuite, *la poussière s'affermit en terre, et que la terre s'épaissit en mottes*. Comme s'il disait : C'est par une vocation et un discernement manifeste, que j'ai premièrement découvert aux uns avec miséricorde les secrets du ciel, et que je les ai cachés aux autres avec justice; lorsque j'ai rejeté les uns, et que j'ai rallié les autres par l'union de la charité dans le sein de mon Eglise.

## CHAPITRE 7

*Avec quelle ardeur les véritables prédicateurs, en imitant les apôtres qui sont leurs pères, et particulièrement saint Paul, doivent travailler à la conversion des âmes; et du soin qu'ils doivent avoir de bien discerner le temps favorable pour y réussir.*

Or comme l'Eglise sainte ayant rejeté les juifs endurcis, s'est tournée vers les gentils, pour les enlever et les faire passer en son corps mystique, et qu'elle fait ce grand ouvrage par l'assistance du Seigneur, et non par ses propres forces, l'Ecriture dit fort bien ensuite : *Ravirez-vous la proie pour la lionne, ou remplirez-vous l'âme de ses petits ?* C'est cette même lionne dont Job avait déjà dit auparavant, dans la vue de cet abondance effroyable où demeure l'orgueilleuse Judée, pendant que la foi de l'Eglise se prêche partout : *Les fils de ceux qui trafiquent n'y ont point mis le pied, et la lionne n'y a point passé*. Le Seigneur ravit la proie pour cette lionne, afin de remplir l'âme de ses petits; parce qu'il a enlevé une infinité de gens d'entre les Gentils, pour en accroître l'Eglise; et il a satisfait les désirs ardents des apôtres par le gain et la conquête des âmes fidèles.

Les apôtres sont ici appelés des petits lionceaux, à cause de la faiblesse de leur vertu, et de la crainte qu'ils témoignèrent; lorsqu'incontinent après la passion du Sauveur ils demeureront enfermés selon qu'il est marqué dans l'Evangile : *Sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les apôtres étaient assemblées de peur des juifs, étant fermées, Jésus vint, et se tint au milieu d'eux*. C'est pourquoi il est dit ensuite de ces petits lionceaux : *Quand ils couchent dans leurs antres, et qu'ils sont en embuscade dans leurs cavernes, pour surprendre les passants*. Car lorsque les apôtres ne combattaient pas contre les membres du démon aussi hardiment qu'ils firent ensuite; et que n'étant pas encore affermis par l'effusion des grâces du saint Esprit, ils ne prêchaient pas avec une entière liberté, on peut dire qu'ils étaient comme cachés en des cavernes pour surprendre leurs adversaires. Ils étaient enfermés comme des lionceaux dans leurs antres, pour en faire de spirituel les irruptions par toute la terre, et pour ravir ensuite la proie des âmes se cachent encore alors dans la crainte qu'ils avaient du monde. Ces jeunes lions étaient comme en embuscade, les portes fermées, pour surprendre la mort de notre mort; et pour éteindre tout-à-fait en nous la vie du péché.

L'on fit voir autrefois au premier de ces lionceaux qui était affamé de nos âmes, mais qui n'avait pas encore la force de les ravir; la gentilité, sous la figure d'une grande nappe, comme la proie dont il se devait nourrir; et il lui fut dit : *Tuez et mangez*. On ordonne à ces petits lionceaux, comme étant encore faibles, de demeurer couchés dans leurs cavernes; lorsque le Seigneur leur dit : *Demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut*. N'est-ce pas

avec grande raison que les apôtres sont appelés les petits de la lionne, puisqu'ayant été formés et élevés dans l'Eglise, ils ont ensuite comme dévoré tout ce qui s'opposait à elle dans le monde.

Or l'on voit encore tous les jours aux vrais docteurs de l'Eglise, ce qu'autrefois ont fait les apôtres; car quoique les saints docteurs soient les pères des peuples qui les suivent, ils ne sont néanmoins que les enfants des apôtres qui les ont précédés. C'est pourquoi ils sont aussi fort bien appelés des lionceaux; parce qu'encore qu'ils soient les maîtres de quelques disciples de l'Eglise universelle. Il est donc vrai de dire que le Seigneur ravit la proie pour la lionne, puisqu'il détruit la vie charnelle des pécheurs, par la vertu de ses divines inspirations, et il remplit l'âme de ses petits, puisqu'il accomplit les pieux désirs des saints docteurs de son Eglise par la conversion des âmes.

L'Ecriture dit aussi ensuite, parlant de ces jeunes lionceaux : *quand ils sont couchés dans leurs antres et qu'ils se tiennent en embuscade dans leurs cavernes*. Tous les temps ne sont pas propres à enseigner la vérité, et souvent, toute la vertu des instructions se perd, pour les vouloir faire hors de saison. Souvent les choses que l'on ne dit que faiblement et avec douceur, sont animées et soutenues par la rencontre d'un temps convenable. Aussi est-ce savoir bien parler, que de savoir se taire à propos. Que sert de reprendre un homme en colère, dans un temps où étant comme hors de soi, il se trouve si peu disposé de recevoir les avis d'autrui, qu'à peine se peut-il supporter lui-même ? Celui qui reprend un furieux dans le fort de son emportement, ressemble à un homme qui frapperait une personne ivre, et qui dans cet état ne sent point les coups. De sorte qu'afin que les instructions pussent toucher le coeur de ceux à qui on les fait, il faut considérer quels sont les moments propres et favorables pour les faire utilement.

C'est donc avec beaucoup de raison qu'il est dit ici de ces lionceaux : *quand ils sont couchés dans leurs antres, et qu'ils se tiennent en embuscade dans leurs cavernes*. Car lorsque les saints docteurs voyant des choses à reprendre, se retiennent comme en eux-mêmes par un silence discret, ce sont comme de jeunes lions qui sont cachés dans leurs cavernes; c'est à dire dans le secret de leurs pensées. Mais quand ils voient le temps favorable, ils sortent tout-à-coup de leur embuscade, ils ne cèlent plus rien de ce qui doit être dit; et se jettent, pour parler ainsi, sur les superbes avec l'impétuosité d'une sévère répréhension. Ainsi le Seigneur, soit par les apôtres, soit par les pasteurs de l'Eglise qui tiennent leurs places, ravit tous les jours de la proie pour cette mystérieuse lionne, et se sert encore de ceux qu'il prend, pour en prendre d'autres. Car les justes enlèvent tous les jours des pécheurs au monde, afin que ces pécheurs étant convertis en puissent aussi eux-mêmes ravir d'autres; de sorte que les gentils qui ont été autrefois comme la proie sainte des apôtres, sont maintenant aussi affamé du salut des âmes, qu'ils savent que les apôtres l'ont été d'eux.

C'est pourquoi le Seigneur dit fort bien ensuite : *Qui est ce qui prépare au corbeau sa nourriture, quand ses petits crient à Dieu, et qu'ils voltigent çà et là, n'ayant pas de quoi se repaître ?* Que signifient les corbeaux et leurs petits, sinon les gentils qui étaient comme noirs par leurs péchés, et dont le prophète a parlé quand il a dit : *Qui donne la nourriture aux chevaux, et aux petits des corbeaux qui l'invoquent*. Les chevaux reçoivent leur nourriture, lorsque les âmes qui étaient autrefois comme brutes et sauvages viennent à se repaître des Ecritures sacrées : et l'on donne la nourriture aux petits des corbeaux; c'est à dire, aux enfants des gentils, lorsque leurs désirs sont remplis par notre conversion. Le corbeau qui était comme une pâture, lorsque l'Eglise le cherchait afin de l'attirer à elle, reçoit lui-même de la pâture, lorsqu'après être converti, il est affamé de la conversion des autres. Et comme ses petits, qui sont les prédicateurs qui viennent après lui ne présument rien d'eux-mêmes, mais attendent tout de la puissance de leur Rédempteur, il est fort bien dit ici : *Quand ses petits crient à Dieu*. Car ils savent qu'ils ne peuvent rien par leurs propres forces; et quoi qu'ils désirent avec ardeur la conversion des âmes, ils ne l'attendent néanmoins que de celui-là seul qui opère tout ce qui se fait de bien au dedans des coeurs; étant vaincu par le sentiment d'une vraie foi, que *celui qui plante n'est rien, et que celui qui arrose n'est rien; mais que c'est Dieu qui donne l'accroissement*.

Quant à ce qui est dit de ces petits corbeaux, qu'ils voltigeaient çà et là, n'ayant pas de quoi se repaître, cela nous marque les souhaits ardents des prédicateurs, qui dans l'impatient désir d'attirer les peuples dans l'Eglise, s'adressent tantôt aux uns, tantôt aux autres, pour les rassembler dans le sein d'une même foi. Car ce terme de voltiger nous marque l'agitation de l'esprit, qui passe comme d'un lieu en un autre par le changement de ses pensées; lorsqu'étant animé du désir de servir les âmes, il se porte avec une sainte avidité de divers côtés, et en une infinité de différentes manières.

Ces petits corbeaux; c'est-à-dire, les enfants des gentils, ont appris cette coutume vagabonde du maître-même des gentils. Car la charité dont il était embrasé le faisait souvent

passer d'un lieu en un autre; et ce feu céleste qui lui remplissait le coeur, le poussait incessamment de province en province, pour attirer des coeurs à la foi. Il était bien loin des Romains quand il leur écrivit : *Je demande continuellement à Dieu dans mes prières, que si c'est sa volonté, il m'ouvre enfin quelque voie favorable pour aller vers vous. Car j'ai grand désir de vous voir.* Etant retenu à Ephèse, il écrivit aux Corinthiens. *Voici la troisième fois que je me prépare pour vous aller voir.* Et de ce même lieu il écrivit aussi aux Galates : *Je voudrais maintenant être avec vous pour diversifier mes paroles selon vos besoins.* Quand étant prisonnier à Rome il n'avait pas liberté d'aller lui-même visiter les Philippéens, il leur promet de leur envoyer son Disciple Timothée, en leur disant : *J'espère qu'avec la grâce du Seigneur Jésus, je vous enverrai bientôt Timothée, afin que je sois aussi consolé en apprenant de vos nouvelles.* Il était aussi arrêté à Ephèse, et lié de chaînes, lors qu'il écrit aux Colossiens : *Quoi que je sois absent de corps, je suis néanmoins avec vous en esprit.*

Voilà comment ce grand apôtre voltige sans cesse çà et là par l'impatience de ses saints désirs. S'il est retenu ici de corps, il est déjà poussé ailleurs en esprit. La tendresse de son amour paternel le rend présent à ceux-ci, et absent de ceux-là. Il sert utilement ceux qui avaient le bonheur de le voir, il marque ses désirs à ceux qui recevaient seulement de ses lettres. Il est effectivement présent à ceux avec lesquels il conversait, sans être absent de ceux avec qui il n'était pas. Mais nous connaissons encore mieux combien errante était la vie de ce saint apôtre, si nous considérons bien ces paroles qu'il écrit aux Corinthiens : *Je vous irai voir quand j'aurai passé par la Macédoine. Car je passerai par cette province, et peut-être même que je m'arrêterai chez vous, et que j'y pas serai l'hiver.* Il demeure en un lieu, il dit qu'il ira en un autre, et il assure qu'il passera encore de là en un troisième. Que veut dire qu'il se partage avec inquiétude en tant de lieux, sinon qu'il est pressé par l'ardeur d'une même charité pour tous ? La charité qui d'ordinaire unit les choses qui sont divisées, oblige le coeur si uni de saint Paul de se diviser vers tant de différents objets; et le réunit d'autant plus étroitement dans une ardente affection pour Dieu seul, qu'il le porte à se répandre plus largement par ses saints désirs. Ainsi ce grand Apôtre voudrait en prêchant, pouvoir dire toutes choses tout à la fois, et en aimant voir tout ensemble tous les fidèles. Il voudrait en demeurant en un corps mortel, vivre pour tous, et en sortant de ce même corps, profiter à tous par le sacrifice de la foi.

Que les enfants des corbeaux voltigent donc, ainsi que leur maître; qu'ils chassent la paresse de leurs coeurs; et qu'ils n'aient jamais de repos, tant qu'ils ne trouvent point leur nourriture; c'est à dire la conversion des âmes, qui sont comme le grain dont ils se nourrissent; qu'un avantage spirituelle leur serve de degré pour s'élever à un autre; et que s'embrasant de désir pour l'utilité des autres, ils voltigent sans cesse pour chercher à satisfaire l'ardeur de leur faim spirituelle. Et parce qu'en agissant continuellement par leurs saintes prédications, ils ne cessent de rassasier les gentils par la nourriture de la foi, disons ici avec l'Ecriture : *Qui est-ce qui prépare au corbeau sa nourriture, quand ses petits crient à Dieu, et qu'ils voltigent çà et là parce qu'ils n'ont pas de quoi se repaître.*

## CHAPITRE 8

*De la conversion des juifs à la fin du monde, à l'exemple des gentils. Que les sages pasteurs élèvent les âmes qu'ils conduisent aux choses par faites, à proportion du progrès qu'elles font dans l'esprit d'humilité et de pénitence. Qu'ils se hâtent de former plus promptement dans la perfection de la vertu, ceux qu'ils prévoient devoir être utiles aux autres. Et que Dieu communique quelquefois des grâces plus excellentes aux pasteurs, en faveur de la sainte avidité de s'instruire et de s'avancer dans la piété, qu'il voit dans les fidèles qui sont soumis à leur conduite.*

On peut aussi par le corbeau, entendre le peuple juif, qui était comme noir par son infidélité. Ses enfants crient à Dieu, afin qu'il prépare la nourriture au corbeau; parce que quand les saints apôtres, qui étaient venus du peuple juif selon la chair, priaient Dieu pour leur nation; c'était comme de petits corbeaux, qui procuraient à ce peuple, qui était leur père terrestre, l'intelligence spirituelle pour nourriture. Ainsi pendant que les petits crient, on prépare la nourriture aux corbeaux; d'autant que quand les apôtres élevèrent leurs prières à Dieu, le peuple juif qui depuis si longtemps était incrédule, vint à la connaissance de la foi, et fut ainsi rassasié par la prédication de ses enfants, comme par le moyen des cris de ses petits.

Il faut encore remarquer ici qu'il est dit que la nourriture fut préparée au corbeau, premièrement lorsque ses petits croient, et ensuite, lorsqu'ils voltigeaient çà et là pour la chercher.

Cette nourriture a été préparée lorsque les petits du corbeau criaient; parce que quand les apôtres commencèrent à prêcher la parole de Dieu au peuple juif, il fut premièrement rassasié de l'intelligence spirituelle, en trois mille personnes qui se convertirent d'abord, et puis en cinq mille autres qui se convertirent ensuite. Mais quand la multitude des juifs réprouvés commença à exercer sa cruauté contre les prédicateurs de la vérité, et qu'elle semblait vouloir étouffer leur vie, ces petits corbeaux se dispersèrent par toute la terre; et c'est pour cela qu'ils dirent à leurs pères charnels quiregistraient à leurs prédications spirituel les : Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer la parole de Dieu; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous en allons présentement vers les gentils. Car ils savaient qu'après que les gentils auraient crû, les juifs reviendraient à la foi. D'où vient qu'il est dit ailleurs : *Afin que la multitude des nations entrât cependant dans l'Eglise; et qu'ainsi tout Israël fût sauvé.*

Comme donc les saints apôtres se sont étudiés premièrement à prêcher à ceux qui voulaient écouter; et après, à faire voir à ceux qui leur résistaient, les exemples des gentils qui avaient été convertis, ils ont été comme de petits corbeaux affamés qui ont cherché de la nourriture à leur mère; premièrement en criant, et puis en voltigeant çà et là afin de la lui procurer; parce que lorsque les juifs auront vu les Gentils convertis à Dieu, par les travaux des prédicateurs fidèles; ils seront à la fin touchés de confusion pour la folie de leur infidélité. Et alors ils entendront le vrai sens des saintes Ecritures, voyant que les gentils l'ont reconnu avant eux. Ainsi après que ses petits auront achevé de voltiger de toutes parts, ce peuple ouvrira la bouche de son coeur, pour se repaître des paroles sacrées de la vérité; parce que les apôtres ayant achevé leurs courses en ce monde, le peuple juif venant sur le tard, parviendra à l'intelligence spirituelle, dont il avait été si longtemps privé par son incrédulité si opiniâtre. Or comme il n'y a que la vertu de la puissance divine qui puisse opérer ces choses, le Seigneur dit ici à Job : *Qui est-ce qui prépare au corbeau sa nourriture, quand ses petits crient à Dieu, voltigeant çà et là; à cause qu'ils n'ont pas de quoi se repaître ?* Il faut toujours sous-entendre, *sinon moi*, qui tolère ce peuple infidèle, à la prière de ses enfants; qui lui parle, lors que ces mêmes enfants le prêchent; et qui l'attend à se convertir à la fin du monde, pendant que ses enfants voltigent par toute la terre, afin d'en convertir d'autres.

Il y a encore une chose dans le corbeau, que l'on peut aussi expliquer moralement. L'on dit qu'après avoir fait ses petits, il néglige de les bien nourrir, jusques à ce que leurs plumes venant à croître, ils deviennent noirs; et qu'il les laisse beaucoup pâtir, tant qu'il ne voit pas sa ressemblance dans la noirceur de leurs plumes. Ainsi ils vont et viennent dans leur nid, cherchant le bec ouvert de quoi se repaître. Mais quand ils commencent à devenir noirs, alors le corbeau leur cherche leur nourriture avec d'autant plus de soin et d'activité, qu'il a différé plus longtemps à leur procurer autant qu'ils en avoient besoin.

On peut appeler corbeau, tout prédicateur savant, qui crie à haute voix, lors qu'il considère ses péchés et ses faiblesses, comme une noirceur funeste qu'il porte sur lui. Il lui naît des disciples selon la foi; mais qui peut-être ne savent pas reconnaître la noirceur de leurs propres infirmités, qui chassent de leur esprit la mémoire de leurs fautes, et qui par conséquent ne se couvrent point du voile obscur de l'humilité, qui est si nécessaire pour combattre la gloire du monde. Ces personnes ouvrent la bouche pour recevoir leur nourriture, lors qu'ils cherchent d'être instruits des secrets du ciel. Mais leur pasteur leur dénie d'autant plus ces connaissances sublimes, qu'il les reconnaît moins portés à pleurer assez dignement leurs péchés passés. Il attend donc qu'ils en usent de la sorte, et il les avertit de changer la blancheur des joies de la vie présente, dans l'obscurité de la tristesse et des gémissements de la pénitence, afin qu'alors ils puissent recevoir utilement la connaissance des vérités les plus élevées. Le corbeau regarde les becs ouverts de ses petits qui attendent leur pâture; mais avant que de la leur donner entièrement, il veut voir leurs corps tout couverts de plumes noires.

Il en est de même du sage pasteur. Il ne communique pas la connaissance des profonds mystères à ses enfants spirituels, qu'il voit n'être pas encore assez détachés de l'amour du monde. Ainsi moins ils sont noirs, parce qu'ils demeurent attachés aux choses du siècle, et moins ils sont rassasiés de la nourriture de la parole divine; et plus ils sont pleins de la gloire terrestre, plus ils sont vides des célestes aliments qui donnent la vie à leurs âmes. Que s'ils poussent leurs plumes noires, qui nous figurent les gémissements du pécheur pour sa vie passée; aussitôt ce pieux corbeau s'élève par le vol de la contemplation, à la connaissance des plus hauts mystères, pour y chercher de la pâture pour ses petits; et il remplit leurs bouches ouvertes, en leur annonçant les vérités qu'il a puisées dans la méditation des choses célestes. Or il les rassasie d'autant plus abondamment de ces aliments divins, qu'ils ont soin d'effacer l'éclat de la blancheur du siècle, par la noirceur des afflictions de la pénitence. Quand aussi ces jeunes corbeaux commencent à se couvrir de plumes noires, ils font espérer qu'ils seront bientôt en état

de voler d'eux mêmes; d'autant que plus les disciples conçoivent de bas sentiments d'eux-mêmes, et plus ils s'affligent et s'humilient, plus ils s'avancent dans la vertu, et sont en état de s'élever aux choses sublimes et parfaites.

C'est pourquoi le vrai pasteur se hâte de rassasier plus promptement, ceux qu'il prévoit par quelques marques évidentes, devoir être utiles au salut des autres. Et c'est pour cela que saint Paul avertit Timothée, de nourrir avec plus de soin ses disciples, qu'il verrait déjà couverts des plumes de la piété, lors qu'il lui dit : *Gardant ce que vous avez appris de moi devant plusieurs témoins, donnez-le en dépôt à des hommes fidèles qui soient eux-mêmes capables d'en instruire d'autres.* Quand le prédicateur a soin de garder un si sage discernement dans sa conduite, Dieu le remplit encore plus abondamment des grâces de la prédication. Car il est certain que quand il sait compatir à l'affliction et aux infirmités de ses disciples, qu'il sait choisir avec une sage discrétion les moments propres et convenables, pour les instruire utilement, il attire de Dieu, non seulement pour lui; mais encore pour ceux qu'il enseigne de plus grands dons de pénétration et d'intelligence. C'est pourquoi le Seigneur dit ici à Job : *Qui est-ce qui prépare au corbeau sa nourriture; quand ses petits crient à Dieu, et qu'ils voltigent çà et là, n'ayant point de quoi se repaître ?* Quand les petits crient pour être repus, on prépare au corbeau sa nourriture; parce que quand les disciples faibles sont affamés de la parole de Dieu, il communique aux saints pasteurs de plus excellents dons de science et de sagesse, afin de pouvoir plus pleinement remplir ceux qu'ils instruisent et qu'ils gouvernent.



## CHAPITRE TRENTE-NEUVIEME DU LIVRE DE JOB

1. *Savez-vous le temps auquel les chamois mettent bas sur des pierres; et avez-vous observé quand les biches font leurs faons ?*
2. *Avez-vous compté les mois de leur conception, et savez-vous bien le temps auquel elles enfantent ?*
3. *Elles se baissent pour faire leurs faons, elles les mettent au jour, et ils poussent de grands cris.*
4. *Leurs faons se séparent d'elles, et s'en vont chercher leur pâture; ils s'éloignent d'elles, et ils m'y reviennent plus.*
5. *Qui a laissé l'âne sauvage en liberté dans le désert, et qui a rompu ses liens ?*
6. *Je lui ai donné une maison dans la solitude, et une tente dans une terre pleine de salines.*
7. *Il méprise la foule du monde qui habite dans les villes; il n'entend point les cris du sergent.*
8. *Il regarde aux environs les montagnes de ses pâturages; il cherche par tout où il y aura du vert, etc.*

## CHAPITRE 9

*Les pasteurs de l'Eglise qui engendrent spirituellement des âmes à Dieu, sont figurés par des biches; et ceux qui suivent leurs exemples par des chamois. Que pour supporter avec patience les injures, il faut faire réflexion sur celles que nous avons faites à Dieu par nos péchés, à l'exemple de David. Que pour vaincre l'impureté et les autres vices, auxquels nous porte la prospérité du monde, il leur faut opposer la reconnaissance que nous devons à Dieu qui nous l'a donnée, à l'exemple de Joseph. Et que pour goûter la douceur des choses célestes, il faut se mortifier par l'abstinence des plaisirs du monde, à l'exemple de Daniel.*

Savez-vous le temps auquel les chamois mettent bas sur des pierres, et avez-vous observé quand les biches font leurs faons ? Les peuples du Midi appellent *lbices*, des oiseaux qui habitent le long des rivages du Nil; mais les Orientaux et les Occidentaux nomment ainsi des animaux à quatre pieds, qui ont accoutumé de faire leurs petits entre des pierres, parce que c'est aussi là où ils habitent. Que s'ils sautent quelquefois du haut des rochers, ils se soutiennent sur leurs cornes sans se blesser; parce que se laissant tomber sur la tête, leurs cornes parent le coup, et préservent de mal le reste du corps. Quant aux biches, elles ont accoutumé de tuer les serpents qu'elles rencontrent, et de les déchirer avec les dents. L'on dit aussi que lorsque les cerfs veulent traverser quelques grandes fleuves, ils apposent les têtes pesantes les uns sur les autres; et supportant successivement ce fardeau ils le soulagent du travail qu'ils auraient à le soutenir eux mêmes.

Pourquoi le Seigneur interroge-t-il ici le saint homme, Job sur la manière dont les biches et les chamois font leurs petits, sinon parce que ces animaux sont la figure des maîtres spirituels ? Car ils font leurs petits comme sur les pierres; parce que s'appuyant sur les doctrines des saints pères, qui pour leur solidité sont appelés des pierres, ils engendrent des âmes à Dieu par une vraie conversion. Ils ne souffrent nul mal dans leurs afflictions et dans leurs chûtes, en se soutenant sur leurs cornes; c'est-à-dire, que dans toutes les disgrâces temporelles, ils se maintiennent par les deux Testaments des Écritures divines, comme sur deux cornes mystérieuses qui les préservent de tous les maux véritables. Il est dit de ces deux Testaments dans l'Écriture : *Il a des cornes en ses mains*. Ainsi ils ont recours à la consolation qui se trouve dans les Écritures divines, lorsqu'ils sont frappés de quelque adversité temporelle. Ne voyons-nous pas saint Paul, qui comme un mystérieux chamois, se soutient sur ses cornes spirituelles dans les afflictions que le monde lui fait souffrir, lors qu'il dit : *Tout ce qui a été écrit pour notre instruction, afin que nous concevions une espérance ferme, par la patience, et par la consolation que les Écritures nous donnent*.

Ils sont aussi appelés des biches, selon ce que dit Jérémie, parlant des docteurs qui abandonnent inconsidérément les enfants qu'ils ont spirituellement engendrés : *La biche fait son faon dans un champ, et elle l'a abandonné aussitôt*. Ces pasteurs donc, ainsi que des biches, vivant par la mort des serpents, c'est à dire des vices, et cette nourriture les fait courir avec une soif plus ardente à la fontaine de la vie. Ce qui a fait dire au Prophète-Roi : *Comme le cerf souhaite ardemment les sources d'eau vive; de même, ô mon Dieu, mon âme est pressée du désir d'aller à vous*. L'on peut dire encore de ces saints pasteurs qu'en passant les moments de cette vie temporelle, ainsi qu'un fleuve rapide, ils appuient leurs têtes les uns sur les autres, par le mouvement d'une charité compatissante aux misères de leur prochain; observant très soigneusement ce précepte de l'Apôtre : *Portez les fardeaux les uns des autres et ainsi vous accomplirez la loi de Jésus Christ*.

Or comme après la mort du Seigneur ces maîtres spirituels se sont répandus dans le monde, pour engendrer à Dieu par leurs saintes prédications les âmes qu'ils convertissaient à Dieu; et que ce temps de l'Incarnation du Sauveur, avant les prophéties, était inconnu, quoique ce mystère en lui-même fût su de tous les élus; c'est avec grande raison que le Seigneur interroge le saint homme Job, du temps que les chamois et les biches font leurs faons, et qu'il lui dit : *Savez-vous le temps auquel les chamois mettent bas sur les pierres; et avez-vous observé quand les biches font leurs faons ?* Comme s'il lui disait en d'autres termes : Vous vous imaginez d'avoir fait de grandes choses, parce que vous ne savez point le temps, auquel les prédicateurs étant envoyés dans le monde, pour m'engendrer des enfants spirituels par la doctrine des anciens pères, me gagneront une infinité d'âmes par leurs grands travaux. Mais si vous considériez ces fruits, comme les faons des chamois et des biches, vous auriez de plus humbles sentiments de votre vertu. Et en effet nous regardons nos plus grandes actions comme très peu considérables,

quand nous les comparons aux exemples des saints qui ont été avant nous; et le mérite de nos oeuvres s'accroît d'autant plus, que nous le diminuons davantage par les humbles sentiments que nous en avons.

On peut aussi par les biches, entendre les docteurs, et par les chamois, qui sont des animaux plus petits, les auditeurs et les disciples. Les chamois mettent bas dans les pierres, parce qu'ils sont rendus féconds dans l'exercice des bonnes oeuvres, par les exemples des anciens pères; de sorte que quand après avoir considéré l'élévation des divins préceptes, ils font réflexion sur leur infirmité propre, et qu'ainsi ils sont comme dans le désespoir de les pouvoir accomplir, ils jettent les yeux sur la vie des saints qui ont vécu avant eux, et ils enfantent, pour le dire ainsi, des actions de vertu, dans la vue de celles que ces grands hommes ont fait paraître

Nous en choisirons seulement ici quelques exemples entre plusieurs autres, afin que le lecteur en puisse concevoir beaucoup par le peu qu'on rapportera. Si quelqu'un étant offensé par des paroles injurieuses, a peine de garder la vertu de la patience, qu'il considère David, qui voyant que les principaux de ceux qui le suivaient, s'avançaient les armes à la main, pour châtier l'insolence de Semeï, qui vomissait des malédictions et des injures contre lui, dit à Abisaï : *Qu'avons nous de commun ensemble fils de Sarvie ? Laissez-le maudire. Car Dieu lui a ordonné de dire du mal de David. Et qui osera lui demander pourquoi il a fait ainsi ?* Et un peu après : *Laissez-lui dire ses malédictions selon l'ordre du Seigneur. Et peut-être que Dieu regardera mon affliction, et me récompensera de quelque bienfait pour ces malédictions dont on me charge aujourd'hui.* Il nous fait connaître par ces paroles, qu'étant réduit en punition du crime qu'il avait commis avec Bersabée, à fuir son propre fils, qui s'était révolté contre lui, il rappela dans sa mémoire l'énormité de ce grand péché, et supporta avec patience dans cette vue tous les opprobres qu'il reçut; considérant les paroles de malédiction qu'on vomissait contre lui, non comme des injures, mais comme des assistances favorables qui lui pouvaient procurer la justification de son crime, et les grâces de la miséricorde divine. Et en effet nous souffrons chrétiennement les injures qu'on nous fait, quand nous avons soin de rentrer dans le secret de notre conscience, pour y considérer les maux dont nous sommes coupables. Nous trouvons que les injures qu'on nous dit, sont des offenses bien légères, quand faisant réflexion sur nos actions, nous reconnaissons que nous en méritons bien davantage. De sorte qu'à le bien prendre nous devrions plutôt rendre grâces, que nous fâcher des injures qu'on nous fait; puisqu'elles nous peuvent faire éviter une plus rude punition, que nous recevrons de la main de Dieu qui est notre juge.

Un autre abandonnant son coeur à la joie, dans la prospérité du monde qui accompagne ses actions, sera tenté d'impureté. Mais s'il rappelle dans sa mémoire l'exemple de Joseph, il se maintiendra dans une chasteté inviolable. Nous lisons de lui, que se voyant tenté par sa maîtresse; qui tâchait de le porter au mal, il lui dit : *Monseigneur m'ayant confié toutes choses, ne sait pas même tout ce qu'il a dans sa maison; et il n'y a rien qu'il n'ait laissé en ma disposition, hormis vous qui êtes sa femme. Comment serais-je donc capable de commettre un si grand crime, et de pécher contre Monseigneur ?* Il nous marque par ces paroles, qu'il avait fait réflexion dans cette rencontre, sur les biens qu'il avait reçus, et que par cette pensée il avait évité le mal dont il était menacé; le souvenir des grâces passées lui ayant fait surmonter le péché, dans lequel il était prêt de tomber. Quand donc les voluptés criminelles nous tentent dans un temps de prospérité, il faut opposer cette même prospérité aux traits de la tentation qui nous presse, en sorte que nous ayons d'autant plus de honte de commettre le mal que Dieu nous défend, que nous nous souvenons d'avoir reçu plus de grâces de sa bonté infinie. C'est ainsi que toutes ces faveurs extérieures que Dieu nous a communiquées, doivent servir d'armes à notre vertu; et que la considération des dons que nous en avons reçus; nous doit faire surmonter les choses qui nous attirent au péché. Comme l'aiguillon de la volupté vient de la prospérité qui nous favorise, il la faut combattre par cette même prospérité, afin de détruire notre ennemi par cela même qui l'a fait naître. Car il faut bien prendre garde de ne pas faire servir au vice les biens que Dieu nous a départis, de la crainte que le bonheur de la vie ne nous précipite dans l'abîme de l'iniquité; puis qu'il est sans doute que nous allumerons irrévocablement contre nous, le feu de la colère du souverain Juge si nous sommes si malheureux que de combattre sa bonté, par les effets même des grâces qu'il répand sur nous.

Si un autre cherche à goûter la douceur des connaissances intérieures et spirituelles, et qu'il n'y puisse arriver; il faut qu'il se propose l'exemple de Daniel à imiter, afin de pouvoir parvenir au comble de cette divine science, à laquelle il aspire avec tant d'ardeur. L'Ecriture nous apprend qu'avant qu'un ange l'eût appelé *l'homme de désirs*, à cause de l'ardeur dont il était possédé pour acquérir la lumière intérieure, il avait longtemps travaillé dans le palais même du roi

où il demeurait, à dompter en lui les désirs de sa chair, en ne touchant à aucune viande, et en préférant les aliments grossiers et communs, aux mets les plus tendres et les plus délicats, afin de pouvoir goûter le plaisir de la nourriture intérieure, en se privant de la volupté des viandes extérieures; et de se remplir avec d'autant plus d'avidité des douceurs de la sagesse, qu'il aurait méprisé avec plus de vertu, le goût de viandes les plus exquis, pour l'amour de cette même sagesse.

Quand nous nous privons volontairement des choses qui plaisent à la chair, nous ressentons aussitôt dans notre esprit des délices bien plus agréables. Et quand nous fermons à notre âme les voies par où elle sort et s'égaré au dehors, nous lui ouvrons une voie secrète qui la fait rentrer en elle-même. Moins le soin exact avec lequel on veille sur soi, lui permet de se répandre à l'extérieur, plus elle est capable de s'élever au-dessus de ce qu'elle est, par un progrès avantageux dans la vertu; de même que l'on contraint un arbre de s'élever en haut, lorsqu'on le resserre, et qu'on empêche ses branches de s'étendre de tous côtés; et de même encore que l'on fait monter l'eau d'une source en la retenant, et en bouchant les conduits par où elle avait accoutumé de s'écouler. De sorte qu'il est vrai de dire, que ceux qui regardent les vies des saints pour les imiter comme des chamois qui font leurs petits entre des pierres.

C'est pour cela que saint Paul avertit ses auditeurs d'imiter spirituellement l'action de ces animaux, lorsqu'après avoir fait une longue énumération des vertus des anciens pères, il dit : *Puis donc que nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, dégageons-nous de tout ce qui nous appesantit, et des liens du péché qui nous serrent si étroitement; et courons par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte.* Et un peu après : *Considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi.*

## CHAPITRE 10

*Que les semences de la grâce ne produisent d'ordinaire leurs fruits dans les âmes que peu-à-peu, et par des accroissements invisibles que Dieu seul connaît. Que ces fruits spirituels se perdent souvent pour les vouloir trop tôt produire au dehors. Que la grandeur des travaux que prennent les vrais pasteurs, pour se rendre capables de bien engendrer les âmes à Dieu, et les conserver pour lui, est connue et pesée de peu de personnes. Et que durant qu'ils different en de certains temps à donner à ceux qu'ils conduisent, les instructions dont ils ont besoin, Dieu leur tient compte de tous ces moments, et les remplit avec plus d'abondance des grâces qu'ils doivent ensuite communiquer à leurs enfants spirituels.*

Mais quand nous concevons dans notre coeur les divins préceptes, nous n'enfantons pas aussitôt, pour le dire ainsi, les résolutions solides que nous avons prises. C'est pourquoi le Seigneur n'interroge pas Job sur la manière, mais sur le temps auquel les chamois font leurs faons. Et comme nous le connaissons à peine en nous-mêmes, nous l'ignorons encore bien plutôt à l'égard des autres. Premièrement, les divines semences de la crainte du Seigneur, qui sont reçues dans le fond du coeur, commencent à prendre quelque consistance pour y demeurer, par le soin et l'application que nous y donnons; ensuite la server de l'esprit qui nous presse, et le discernement de la raison qui nous éclaire, fortement dans ce fruit spirituel comme une distinction de membres et de parties différentes; puis l'usage d'une sainte persévérance venant à l'affermir, ce sont comme les os des vertus qui s'endurcissent; et enfin nous enfantons ce fruit céleste, après qu'il a été pleinement fortifié par l'autorité des exemples des saints pères qui achèvent de le perfectionner. Or personne ne peut bien découvrir dans le coeur des autres les accroissements invisibles de ces divines semences, que celui même qui lui répand et qui les y forme. Et quoi que l'on puisse quelquefois connaître par de certains témoignages extérieurs ceux qui ont déjà conçu dans leurs âmes cette vertu toute céleste; il est vrai que nous ignorons toujours le temps, auquel ils doivent enfanter ce fruit de salut.

Souvent aussi il arrive que ces semences spirituelles que l'on a conçues dans le coeur, ne peuvent arriver jusqu'à leur entière perfection, parce qu'elles viennent au jour avant le temps; et comme elles paraissent aux yeux des hommes avant que d'être bien formées dans notre esprit, ce sont comme des enfants nés avant terme, qui meurent aussitôt qu'ils viennent au monde. Car les langues des hommes louant ordinairement ces tendres et faibles productions, comme des vertus fortes et consommées, les font mourir en naissant; et elles périssent d'autant plus promptement, qu'elles viennent trop tôt au jour. Quelquefois aussi quand nous faisons paraître avec trop de précipitation aux yeux des hommes nos bons desseins, avant que d'être bien

confirmés, ils sont sujets à être détruits par la résistance des méchants qui s'y opposent, et ainsi en s'efforçant de les montrer, on les fait périr.

Mais les saints n'en usent pas de la sorte. Ils prennent soin de fortifier en eux-mêmes toutes les bonnes pensées que Dieu y répand; et ils s'étudient de bien former et affermir ces fruits spirituels, qu'ils ont conçu dans le sein du cœur, avant que de s'efforcer de les mettre au jour; et c'est pour cela que le Seigneur interroge ici le saint homme Job, du temps que les animaux font leurs petits, puisqu'il n'y a que le Créateur qui puisse savoir quel est le temps qui est propre à l'égard de chacun de nous, et que lui seul voit dans le fond de notre âme, quand le bien qu'il y a formé est en état de paraître utilement aux yeux du monde. De sorte que c'est avec grande raison qu'il est dit ici : *Ne savez-vous pas le temps auquel les chamois mettent bas sur les pierres ?* Comme si le Seigneur ajoutait ici : comme moi, qui produisant ces fruits spirituels des élus, dans le temps que j'ai prévue convenable, les fait venir au monde vivants et parfaits.

Après avoir parlé du fruit des disciples fidèles, l'Écriture dit fort bien ensuite : *Avez-vous observé les biches, quand elles font leurs faons.* Car observer les biches faisant leurs faons, c'est considérer avec soin quels sont les travaux des pasteurs, lorsqu'ils engendrent leurs enfants spirituels. Et en effet il faut remarquer cette expression si forte, dont l'Écriture se sert ici en usant du terme d'observer : parce qu'il y en a très peu qui savent bien peser, quelle est la peine des pasteurs dans leurs prédications, avec quelles douleurs et quels efforts ils enfantent les âmes à Dieu dans la foi et la bonne vie; et avec quelle circonspection ils s'examinent sans cesse eux-mêmes, pour voir s'ils sont assez forts dans l'exacte observation des préceptes, compatissants aux infirmités des faibles; sévères et terribles dans les menaces qu'ils font aux pécheurs; doux et charitables dans leurs exhortations; humbles dans l'exercice de leur puissance pastorale; élevés par un généreux mépris de toutes les choses temporelles, fermes dans la tolérance des adversités de cette vie; et faibles en apparence, en ne s'attribuant point à eux-mêmes ce qu'ils ont de force. Il y a, dis-je, très peu de gens qui soient capables de bien observer, quelle est leur douleur pour ceux qui tombent, leur crainte pour ceux qui sont encore fermes, leur ardeur pour acquérir des vertus nouvelles, et leur appréhension de perdre celles qu'ils ont acquises. Comme donc il est très rare de bien peser toutes ces choses, c'est avec beaucoup de raison qu'il est dit ici à Job : *Avez-vous observé quand les biches font leurs faons ?*

Et il ne faut pas s'étonner, que parlant des pasteurs des Églises, il les marque sous le nom de biches, et non pas de cerfs; parce que les vrais pasteurs ne sont pas seulement pères, par la vigueur de la discipline qu'ils exercent envers ceux qui leur sont soumis; mais ils sont aussi de bonnes mères, par les entrailles d'affection qu'ils ont envers leurs enfants spirituels; par les travaux qu'ils souffrent pour les concevoir spirituellement; par la fatigue qu'ils ont à les porter pour Dieu dans le sein de la charité; et par la douleur encore plus grande qu'ils endurent à les enfanter.

Or comme les mères portent durant plusieurs mois leur fruit dans leur ventre, avant que de s'en délivrer avec douleur, il est fort bien dit ensuite : *Avez-vous compté les mois de leur conception ?* Quand les saints pasteurs pensent avec application à l'avancement spirituel de leurs disciples, on peut dire que c'est comme un fruit qu'ils ont conçu, et qu'ils portent dans le fond du cœur. Mais quand ils diffèrent de leur dire de certaines choses qui leur sont utiles, et qu'ils cherchent des temps favorables et propres à les exhorter et à les instruire, afin de le faire avec plus de fruit; c'est comme une femme grosse qui tarde plusieurs mois à accoucher. Quand ces saints pasteurs ne veulent pas dire à contre temps à leurs disciples, les choses qu'ils pensent pour leur bien, ils sont affermis et fortifiés intérieurement par l'assistance céleste, durant ce retardement salutaire, soit pour mieux instruire, soit pour mieux reprendre ceux qui sont soumis à leur conduite. Ainsi pendant qu'ils pensent à la vie de l'âme de leurs enfants spirituels, et qu'ils ne produisent pas au dehors avant le temps le dessein qu'ils ont pour leur salut; c'est comme un fruit qui après avoir été conçu, croît et se fortifie au fond de leur âme; afin qu'ils puissent se manifester à la connaissance de leur auditeurs, quand ils les jugent en état de vivre; c'est à dire, que leurs paroles leur peuvent être utiles.

Et parce que les hommes ignorent, quand, et comment ces choses se passent dans l'esprit des vrais pasteurs; et que d'ailleurs Dieu qui leur prépare de glorieuses récompenses, ne considère pas seulement l'effet de leurs soins, mais remarque jusques aux moindres moments des pensées qu'ils ont pour le bien de leurs disciples, c'est avec beaucoup de raison que le Seigneur demande ici à Job : *Avez-vous compté les mois de leur conception ?* Il faut sous-entendre, comme moi, qui compte non seulement les fruits des bonnes oeuvres de mes prédicateurs; mais encore l'application de leurs pensées; et qui leur en garde récompense.

## CHAPITRE 11

*Qu'avant que les saints prédicateurs instruisent les autres, ils doivent travailler avec grand soin à se renouveler eux-mêmes par l'acquisition de toutes sortes de vertus; sachant que les prédications ne produisent d'ordinaire que des effets proportionnés aux soins qu'ils ont de s'y préparer. Que ce n'est qu'avec beaucoup de larmes et de douleurs que les vrais pasteurs enfantent spirituellement les âmes. Et qu'il est nécessaire qu'ils s'abaissent vers elles avec une condescendance, pour y répandre les instructions, dont ils se sont remplis eux mêmes dans la méditation des choses célestes.*

On peut aussi par les mois qui sont composés de plusieurs jours, entendre la multiplication des vertus. D'ailleurs comme nous voyons la lune renaître tous les mois, les mois peuvent aussi nous marquer la régénération de la nouvelle créature, dont parle saint Paul, quand il écrit aux Galates : *En Jésus Christ, ni la circoncision ni l'incirconcision ne servent de rien, mais seulement la nouvelle créature.* Lors donc que les saints se disposent de prêcher aux autres, ils travaillent auparavant à se renouveler au dedans de l'âme par l'acquisition des vertus chrétiennes. Ils considèrent avant toutes choses leur intérieur. Ils travaillent à se purifier de toutes sortes de vices. Ils ont grand soin de faire reluire en eux la patience, contre la colère; la pureté du cœur, contre l'impureté de la chair, le zèle de la charité, contre la nonchalance et la paresse; la retenue d'une sainte gravité, contre le trouble de la précipitation; l'humilité, contre la mauvaise crainte. Et ainsi cet amas de différentes vertus en leur âme, est comme l'assemblage de plusieurs mois, durant lesquels le fruit de la prédication a été conçu et s'est fortifié. Et personne ne compte ces mois, parce qu'il n'y a que Dieu seul qui répand ces vertus au fond de leurs cœurs, qui les puisse bien connaître.

Or comme leurs prédications produisent des effets proportionnés aux vertus qu'ils ont eu soin d'acquérir, pour s'y préparer, le Seigneur dit ensuite à Job : *Et savez-vous bien le temps qu'ils mettent bas ?* Il faut toujours sous-entendre, comme moi, qui comptant les mois des vertus qu'ils ont acquises, connais le temps auquel ils seront capables d'accomplir ce qu'ils désirent, parce qu'en pénétrant dans le secret de leurs cœurs, je juge de l'effet qui doit paraître au dehors dans leurs actions, par la disposition que je vois dans leurs pensées.

L'Écriture dit ensuite : *Ils se baissent pour faire leurs faons; ils les mettent au jour, et ils poussent de grand cris.* Les saints prédicateurs poussent de grands cris quand en s'abaissant vers leurs disciples pour les prêcher, ils enfantent spirituellement leurs âmes, les mettent au jour de la vraie lumière; et ne les délivrent des supplices de l'éternité que par leurs douleurs et par leurs larmes. Ils sèment maintenant des pleurs, pour recueillir un jour une moisson abondante de joie. Ils sont maintenant comme des biches qui enfantent dans la douleur, afin de devenir ensuite féconds en fruits spirituels. Et pour en choisir seulement un exemple entre plusieurs, je considère saint Paul comme une biche, qui pousse des cris de douleur en faisant son faon, lorsqu'il dit : *Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus Christ soit formé dans vous, je voudrais maintenant être avec vous pour changer de voix, selon vos besoins.* Car je suis en peine comment je vous dois parler. L'Apôtre veut changer de voix en les enfantant; c'est-à-dire changer les paroles qu'il leur prêchait en des cris aigus de douleur. Il veut changer de voix, parce qu'en reformant ceux qu'il avait déjà enfantés par ses prédications, il les enfante de nouveau avec peine et avec douleur.

Voyons encore quels cris poussait cette biche dans son enfantement, lorsque les Galates revenant à lui, il est contraint de s'écrier : *Ô Galates insensés, qui vous a ensorcelés.* Et ensuite : *Etes vous si insensés, qu'après avoir commencé par l'esprit vous finissiez maintenant par la chair ?* Et un peu après : *Vous couriez si bien dans la voie de Dieu. Qui vous a arrêtés dans votre course, pour vous empêcher d'obéir à la vérité ?* Quels ont du être les cris de cette biche mystérieuse, qui après avoir souffert tant de peine, à enfanter ces petits qu'elle avait conçus depuis si longtemps, les vit après cela comme rentrer dans un nouveau sein d'iniquité ? Considérons quelle a du être sa douleur et quel son travail, d'être obligée après avoir mis au jour ce fruit qu'elle avait conçu, de le faire revivre de nouveau de l'état de mort dans lequel il était tombé.

Il faut prendre soin de remarquer que les biches se baissent pour faire leurs faons, parce qu'elles ne pourraient pas enfanter si elles demeuraient debout. Les saints prédicateurs en font de même. S'ils ne s'abaissent de la sublime contemplation des choses divines, jusqu'à la bassesse de notre infirmité par l'humilité de leurs instructions salutaires, ils ne pourraient jamais

enfanter spirituellement des enfants dans la foi, et la charité; et ils ne nous procureraient aucun avantage s'ils demeuraient toujours dans l'élévation de leur lumière. Voyons maintenant une de ces biches qui se baisse pour faire ses faons. Je n'ai pu, mes frères, dit le grand Apôtre, vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des personnes qui sont encore charnelles, qui ne sont que des enfants en Jésus Christ. *Je ne vous ai nourris que de lait, et non pas de viandes solides.* Puis marquant la cause qui l'a obligé de s'abaisser de la sorte, il ajoute : *Parce que vous n'en étiez pas alors capables; et à présent même vous ne l'êtes pas encore.* Mais voyons aussi comment cette même biche, qui s'était ainsi abaissée par l'amour de nous, est élevée quand elle dit : *Nous prêchons la sagesse aux parfaits.* Et ailleurs : *soit que nous soyons emportés comme hors de nous.* Quand l'Apôtre est emporté hors de lui en Dieu, nous sommes impuissants de comprendre ce transport. C'est pourquoi il faut qu'il se rabaisse à nous pour nous gagner, et c'est pour cela qu'il dit ensuite : *soit que nous nous tempérions pour vous.* Et en effet si les saints prédicateurs nous voulant annoncer ces mystères célestes qu'ils conçoivent, et dont ils sont comme enivrés dans la contemplation divine, n'avoient pas la charité de tempérer l'élévation de leur science avec une sage modération, personne ne serait capable de contenir dans le sein étroit de son intelligence si bornée; les larges inondations de ces sources toutes célestes.

Ces mêmes biches sont aussi ailleurs appelées des cieus lorsque David dit dans un psaume : *Seigneur rabaissez vos cieus, et descendez.* Quand les cieus se baissent, le Seigneur descend; car quand les saints docteurs se rabaissent vers et nous dans leurs prédications, ils répandent bien mieux dans nos coeurs les connaissances divines. Et il est sans doute que le Seigneur ne pourrait jamais descendre jusqu'à nous, si ses prédicateurs demeuraient toujours droits et élevés dans la sublimité de leur science. Ainsi les cieus se rabaissent pour faire descendre le Seigneur; et les biches se baissent et se couchent afin de nous enfanter dans la nouvelle lumière de la foi.

Ces biches sont aussi appelées les mamelles de la sainte Epouse, dans ces paroles des *Cantiques* : *Vos mamelles sont plus excellentes que le vin.* Car ce sont ces mamelles mystérieuses, qui étant placées, pour le dire ainsi, sur le sanctuaire de la poitrine de l'Eglise, nous communiquent le lait divin; c'est-à-dire qui attachées aux mystères de la contemplation céleste, nous nourrissent par la prédication des choses les plus sublimes de notre religion. Il est donc nécessaire, pour nous délivrer des douleurs et des gémissements de l'enfer, que ces biches spirituelles s'abaissent durant cette vie, et qu'elles poussent de grands cris pour nous enfanter.

Comme il arrive aussi quelquefois que ceux qui sont nés des prédications des saints pères, les préviennent en souffrant la mort pour la vérité, et qu'ils sont déjà consommés par le martyre, avant que ceux qui les ont enseignés sortent de ce monde, l'Ecriture dit fort bien ensuite : *Leurs faons se séparent d'elles, et s'en vont paître ils s'éloignent, et ne reviennent plus à elles.* La pâture nous marque dans l'Ecriture ces pâturages toujours verts et si abondants, dont les élus se nourriront dans l'éternité, et que nulle sécheresse ne peut détruire. David en parle dans un psaume, lors qu'il dit : *Le Seigneur me conduit, et je ne manquerai de rien, il m'a mis dans un lieu de pâturage.* Et dans un autre : *Nous sommes votre peuple, et les brebis de vos pâturages.* La vérité parle aussi de ces pâturages spirituels, lors qu'elle dit : *Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera, il sortira, il trouvera des pâturages.* Ils vont donc paître; parce que sortant de ce corps mortel, ils entrent dans les pâturages éternels. Ils s'éloignent de leurs mères, et ils ne reviennent plus à elles, parce qu'étant une fois entrés dans la contemplation des joies divines, il n'ont plus besoin des instructions de personne; et qu'étant délivrés des peines et des inquiétudes de cette vie, il ne leur est plus nécessaire de chercher des docteurs qui leur annoncent les paroles de la vie.

Car ce sera alors que cette prédiction d'un prophète sera parfaitement accomplie : *Personne n'enseignera plus son prochain ni son frère disant : connais le Seigneur. Car tous depuis le plus petit jusqu'au plus grand me connaîtront, dit le Seigneur.* Ce sera aussi alors que l'on verra l'accomplissement de ces paroles de la Vérité dans l'Evangile : *Je vous parlerai ouvertement de mon Père.* Le Fils parle ouvertement de son Père; parce qu'ainsi que nous avons dit ci-devant, étant le Verbe, il nous illumine clairement touchant la nature de sa divinité. Alors les élus n'iront plus rechercher des paroles qui les instruisent, et qui ne sont que comme de petits ruisseaux qui découlent des langues des hommes puisqu'ils seront comme enivrés dans la plénitude de la source même de la Vérité éternelle.

## CHAPITRE 12

*Que pour être libre de la servitude du monde, il faut se mettre en état de n'y plus rien craindre ni rien désirer. Que la vraie solitude est celle d'une âme éloignée des désirs et des pensées de la terre; et le vrai silence, celui d'un coeur sourd aux bruits des choses du siècle. Que pour bien pénétrer dans les secrets de la contemplation des choses divines, il est nécessaire de dormir intérieurement, et de fermer les yeux de l'esprit aux choses extérieures. Et qu'il faut marcher avec le petit nombre dans la voie étroite, et ne pas suivre la voie large de la multitude, et les exemples des gens du monde.*

Après que l'Ecriture a ici parlé par des expressions figurées, de la vertu des saints pasteurs, elle tourne son discours à ceux qui cherchent la tranquillité d'une vie calme et retirée; et comme ils n'obtiennent ce heureux repos que par la miséricorde de Dieu, et non par leurs propres forces, elle ajoute ensuite : *Qui a laissé aller l'âne sauvage en liberté dans le désert, et qui a rompu ses liens ?* Il faut sous-entendre, *sinon moi*. L'âne sauvage qui habite dans les déserts, signifie la vie de ceux qui sont dans l'éloignement du commerce des hommes du siècle. L'Ecriture dit qu'il est mis en liberté, parce que c'est une grande servitude, que d'être occupé des affaires séculières qui nous accablent l'esprit; encore même que ce soit volontairement qu'on s'y occupe. Or pour être parfaitement libre de cet état de servitude, il n'y a qu'à ne rien désirer en ce monde. Car l'on porte le joug d'un dur esclavage, lors que l'on souhaite la prospérité, et qu'on craint l'adversité. Mais si l'on vient une fois à secouer le pesant joug de tous les désirs temporels, alors on commence à jouir dès cette vie d'une certaine liberté, qui consiste à ne plus être pressé du désir d'une félicité terrestre, ni de la crainte de quelque malheur temporel.

C'est du joug de cette dure servitude dont le Sauveur voyait les hommes du monde si opprésés, lors qu'il leur dit dans son Evangile : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatiguez et qui estes chargez, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.* Et en effet c'est un joug très rude et très dur d'être assujetti aux choses temporelles, d'ambitionner les avantages de la terre, de vouloir retenir des biens qui s'écoulent de ne s'appuyer que sur ce qui tombe, d'avoir une ardente passion pour les choses passagères; et de vouloir bien en même temps passer avec ce qui passe et s'écoule sans cesse. Car toutes choses s'éloignant de nous contre notre gré, il arrive souvent que celles qui nous avaient beaucoup peiné par l'ardent désir de les obtenir, nous tourmentent ensuite par la crainte de les perdre. Il est donc vrai de dire que celui-là est en liberté, qui ayant foulé aux pieds tous les désirs de la terre, et s'étant déchargé du fardeau de la convoitise des choses du monde, a mis son âme en un état de repos et d'assurance.

A ces paroles : *Qui a brisé ses liens ?* Il faut ajouter, *si ce n'est moi*. Or nos liens sont véritablement brisés, quand les secrètes attaches de nos désirs charnels sont rompues par le divin secours de la grâce. Lorsque nous concevons une intention de nous convertir, et que la faiblesse de notre chair nous empêche de l'exécuter, notre âme est comme liée par des chaînes invisibles qui la retiennent. Et en effet l'on en voit plusieurs qui veulent entrer dans le chemin de la piété, mais qui en sont éloignés, tantôt par la crainte de retomber dans le péché, et tantôt par l'appréhension des maux à venir. De sorte qu'ayant trop de prudence pour prévoir des maux, incertains ils demeurent imprudemment dans les liens de leurs péchés. Ils se mettent devant les yeux une infinité d'accidents, et ils craignent que si le moindre arrivait, ils ne pourraient jamais se maintenir dans le bien. Et c'est d'eux dont Salomon dit : *Le chemin des paresseux est comme une haie d'épines.* Car lorsqu'ils veulent entrer dans la voie de Dieu, ils sont piqués par les inquiétudes et par les craintes, comme par des épines qui s'opposent à leur passage.

Et parce que rien ne peut retarder la course des élus, le sage ajoute fort bien ensuite : *mais la voie des élus est sans obstacle.* Les justes, quelque adversité qui leur arrive, ne bronchent point dans le chemin de cette vies d'autant qu'ils franchissent tous les obstacles qui se présentent devant eux, par le saut léger de leur espérance pour l'éternité, et de leur application aux choses divines. Ainsi Dieu rompt les liens de l'âne sauvage, quand il brise dans l'esprit de quelques-uns des élus les noeuds des pensées basses et terrestres qui s'y sont formés; et que par la miséricorde de sa grâce, il dégage leur âme de tous les attachements qui la pouvaient arrêter aux choses du monde,

Le Seigneur dit ensuite à Job : *Je lui ai donné une maison dans la solitude, et une tente dans une terre pleine de salines.* Il faut ici par cette solitude corporelle entendre la solitude du coeur. Car que sert la solitude du corps, si celle du coeur nous manque ? Celui qui est éloigné



seulement de corps de l'embaras de la vie du monde, mais qui a l'esprit rempli des pensées et des désirs de la terre, n'est pas véritablement dans la solitude : De même qu'il est vrai de dire que celui qui étant au milieu de la foule du monde, n'aurait le coeur plein de nulle inquiétude pour les choses de la terre, n'est point en effet dans une ville. L'Ecriture attribue donc premièrement à ceux qui veulent bien vivre, la solitude de l'âme, afin qu'ils fassent cesser au dedans tous les bruits des désirs terrestres; que par la grâce de l'amour divin ils éteignent tous ces soins ardents qui s'élèvent du fonds de leur nature corrompue; qu'ils chassent de devant les yeux de leur coeur, comme avec la main d'une sage circonspection, tous les mouvements des pensées volages et légères qui voltigent, ainsi que des mouches importunes, autour de leur âme; et qu'ils se fassent au dedans d'eux-mêmes comme un lieu éloigné de tous les bruits extérieurs, pour s'y retirer avec le Seigneur, et s'y entretenir avec lui seul dans le silence, par la voix secrète de leurs désirs.

C'est de ce lieu secret du coeur, qu'il est dit ailleurs dans l'Ecriture : *Il se fit un silence dans le ciel, comme durant une demie heure.* L'Eglise des élus est un ciel, qui étant élevé vers les choses sublimes et éternelles par la contemplation, réprime les pensées tumultueuses qui se forment dans le fond corrompu de notre coeur, et établit au dedans un admirable silence pour Dieu. Mais parce que ce silence bienheureux de la contemplation, ne peut être parfait durant cette vie, l'Ecriture dit, qu'il ne dura que *demie heure*. Car quand les bruits importuns des pensées du monde s'insinuent dans l'âme malgré elle, et lors même qu'elle se porte avec plus d'ardeur aux choses du ciel, elles détournent et rabaisent avec violence ses yeux spirituels vers les choses basses et terrestres. C'est pourquoi il est écrit dans la Sagesse : *Le corps qui se corrompt appesantit l'âme; et cette habitation terrestre rabaisse l'esprit malgré la vivacité de ses pensées.* De sorte que ce n'est pas sans raison qu'il a été dit, que ce grand silence ne dura pas une heure entière, mais seulement une demie heure; puis qu'encore que dans cette vie l'on commence avec ardeurs à vouloir contempler Dieu, l'on ne peut jamais arriver jusques au point de l'y contempler parfaitement.

Cette vérité nous est aussi marqué dans le prophète Ezéchiel, qui témoigne avoir vu dans la main de celui qui mesurait cette ville mystérieuse, bâtie sur une montagne, une canne longue de six coudées et une paume. Car l'Eglise des élus est située sur une montagne, parce qu'elle n'est pas fondée sur des désirs bas et terrestres. Ces coudées signifient les oeuvres, et ce nombre de six en marque la perfection; puisque ce fut dans le sixième jour que l'Ecriture nous témoigne que Dieu accomplit tous ses ouvrages. Mais pourquoi est-il dit ici, qu'outre les six coudées il y avait une paume, sinon pour nous faire entendre la vertu de la contemplation, qui n'a ici-bas que le commencement de cette septième mesure du repos éternel ? De sorte que cette mesure de la septième coudée n'est pas entière, parce que la contemplation n'est point parfaite et accomplie durant cette vie. Comme donc l'Eglise des élus s'acquie de toutes les bonnes oeuvres qu'elle doit faire, elle est figurée par l'Eglise qui est bâtie sur une montagne, dont la mesure est de six coudées; et comme sa contemplation n'est qu'imparfaite et ne fait que commencer, elle n'atteint que jusqu'à une paume de la septième coudée.

Or il faut savoir que nous ne saurions jamais arriver jusques au sommet de la contemplation, si nous ne sommes parfaitement délivrés des soins extérieurs qui oppriment notre coeur; et que nous ne pouvons bien voir en nous-mêmes quand c'est la partie raisonnable qui gouverne, et quand la partie animale est gouvernée; si recourant à ce lieu secret de notre âme, nous nous sommes comme endormis à tous les troubles et les tumultes extérieurs. Le sommeil d'Adam a été une belle image de ce sommeil spirituel, lorsque la première femme fut tirée de son côté. Car quiconque est transporté dans la contemplation des choses intérieures, il ferme les yeux à celles qui sont extérieures et visibles; et c'est alors qu'il voit clair, pour discerner en lui-même ce qu'il y a de fort qui doit commander au reste, d'avec ce qu'il y a de faible qui doit obéir; en sorte que l'un représente l'homme qui est propre à conduire et à gouverner; et l'autre, la femme qui se doit laisser conduire. Ainsi dans ce silence du coeur, nous sommes comme endormis aux choses extérieures, pendant que nous veillons intérieurement par une vive contemplation. Parce donc que ceux qui sont éloignés et séparés de tous les désirs charnels, habitent dans ce silence de l'âme, il est vrai de dire que le Seigneur a donné à cet âne sauvage une maison dans la solitude, afin qu'ils ne soient point pressés et accablés par la foule des désirs du monde.

L'Ecriture dit ici ensuite : *Et une tente dans une terre pleine de salines.* Le sel excite ordinairement la soif. De sorte que comme les saints sont continuellement embrasés durant cette vie par des désirs ardents pour la céleste patrie, il est dit ici qu'ils habitent dans une terre pleine de salines. Ils sont sans cesse embrasés, afin qu'ils aient soif, et ils ont soif, afin d'être désaltérés, selon ces paroles de l'Evangile : *Bienheureux ceux qui seront affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.*

Puis l'Écriture ajoute : *Il méprise la foule du monde qui habite dans les villes.* Mépriser la foule du monde qui habite dans les villes n'est autre chose qu'éviter la dépravation de la vie ordinaire du monde, et ne plus imiter les moeurs corrompues des hommes charnels, qui selon que l'iniquité est répandue dans toute la terre, sont en très grand nombre. Ainsi les justes s'étudient d'entrer avec peu de gens par la porte étroite, et veulent éviter ces grands et larges chemins qui conduisent à la mort en la compagnie d'un très grand nombre de personnes. Ils considèrent attentivement par qui, et pourquoi ils ont été créés; et faisant réflexion sur cette ressemblance divine, qui est imprimée dans leur âme, ils dédaignent de suivre l'exemple de la multitude et de la coutume.

C'est pour cela qu'il est dit dans le *Cantique sacré* : *Si vous ne connaissez pas ce que vous êtes, ô la plus belle de toutes les femmes, sortez et suivez la trace de vos troupeaux, et faites paître vos boucs.* Cette belle femme connaît ce qu'elle est, quand une âme élue, nonobstant qu'elle vive parmi les pécheurs, n'oublie point qu'elle a été formée à l'image et à la ressemblance de son Créateur, et suit par ses actions les traits que lui marque cette ressemblance divine. Que si elle ne se connaît pas, alors elle sort comme hors d'elle-même; c'est-à-dire qu'étant chassée de la secrète retraite du coeur, elle s'égare et se répand dans les désirs des choses extérieures. Etant ainsi malheureusement sortie de cet aimable repos, elle suit les traces de ses troupeaux; c'est-à-dire qu'abandonnant son intérieur, elle se laisse entraîner dans la voie large, et suit les exemples des hommes du monde. Alors elle ne fait pas paître des agneaux, mais des boucs; parce qu'au lieu d'entretenir dans son coeur les bonnes pensées, elle y nourrit les mouvements déréglés de sa convoitise. Comme donc chacun des élus qui suit à les règles d'une véritable continence, dédaigne de suivre les traces de la multitude, c'est avec beaucoup de raison qu'il est dit ici : *Il méprise la foule du monde qui habite dans les villes.*

## CHAPITRE 13

*Que l'on ne saurait jamais être victorieux dans les combats spirituels, si l'on ne surmonte premièrement en soi les rebellions de la chair par la mortification de la gourmandise. Que l'on peut pécher dans le manger en cinq manières différentes.*

L'Écriture dit fort bien ensuite : *Il n'écoute point les cris du sergent.* Quel est ce sergent, sinon le démon, qui ayant une fois prêté à l'homme dans le paradis terrestre l'argent de ces funestes persuasions, travaille tous les jours à en exiger le péché en payement. La parole de ce sergent, est le commencement des suggestions dont il nous tente; et son cri, dont il est ici parlé n'est pas une légère, mais une forte et violente tentation. Ce sergent nous parle, quand il nous excite simplement au mal; mais il crie à nos oreilles, quand il crie à nos oreilles, quand il nous tente violemment. Ainsi ne pas écouter les cris du sergent, c'est ne point consentir aux plus violents mouvements des tentations : et écouter les choses qu'il nous suggère, c'est proprement les accomplir. De sorte qu'il est vrai de dire, que celui qui ne veut point faire de mal : *N'écoute point les cris du sergent.*

Quelques-uns entendent ici par le mot de sergent, le ventre; parce qu'il exige de nous comme une manière de dette, lorsqu'il veut, même selon l'ordre de la nature, que l'homme lui rende tous les jours le fruit ordinaire de son travail. Ainsi lorsque ceux qui suivent la vertu de l'abstinence et qui sont ici figurés par le mot d'âne sauvage, répriment les plus violents désirs de la gourmandise, l'on peut dire qu'ils se moquent des cris du sergent. Mais comme une personne continent trouve à combattre contre une infinité de vices, pourquoi sous la figure de ce sergent dont on méprise les cris, n'est-il ici parlé que du ventre dont on réprime les appétits; si ce n'est par ce que l'on ne saurait jamais remporter le prix dans les combats spirituels, si l'on n'a premièrement surmonté en soi-même la rébellion de la chair, par la mortification de la gourmandise, car il ne faut pas penser à entrer dans la carrière des combats spirituels, si l'on n'a premièrement dompté en soi-même cet ennemi domestique; puisque c'est en vain que nous voudrions entreprendre une guerre au loin, si nous ne pouvions pas nous rendre maîtres des choses qui sont si proches de nous. Et il n'y a pas d'apparence, de vouloir combattre en pleine campagne contre des ennemis étrangers, tant que l'on a au dedans de la ville où l'on habite, des citoyens qui font contre nous de continue les entreprises. Et en effet l'âme qui veut combattre contre ses ennemis spirituels, en est repoussée avec une extrême confusion, quand se trouvant si faible contre la résistance de sa chair, elle se laisse percer par l'épée de la gourmandise. Et elle n'ose

entreprendre de combattre les grandes choses, quand elle se voit impuissante de résister aux plus petites.

Il y en a qui ne sachant pas l'ordre de bien combattre les vices, négligent de dompter les appétits de leur bouche, et ne laissent pas d'entreprendre la guerre spirituelle contre tout le reste. Quelquefois ils font de grandes actions de vertu; mais se laissant gourmander par leur bouche, ils perdent par ce vice tout le bien qu'ils font; et ne travaillant pas à réprimer cet appétit désordonné, ils laissent étouffer toutes les autres vertus par ce seul défaut.

C'est pourquoi l'Ecriture dit en parlant de Nabuchodonosor : *Le Prince des cuisiniers a détruit les murs de Jerusalem.* Que nous veut marquer l'Ecriture par les murailles de Jerusalem, sinon les vertus de l'âme qui aspire à la vue de la paix ce leste ? Et qui est le prince des cuisiniers, sinon le ventre qui est servi des cuisiniers avec tant de soin. C'est donc le prince des cuisiniers qui détruit les murs de Jerusalem, parce que l'appétit du ventre perd toutes les vertus, si l'on ne détruit sa gourmandise. C'est aussi pour cela que saint Paul affaiblit autant qu'il peut, les forces de ce prince des cuisiniers, qui combattait Jerusalem, lors qu'il dit : *je traite rudement mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même.* Et c'est pour cela qu'il avait dit immédiatement auparavant : *je cours, je ne cours pas au hasard; je combats, et je me donne pas des coups en l'air.* Car quand nous retenons les désirs de notre chair, ce n'est pas l'air, mais les esprits impurs que nous frappons des coups de notre continence qui combattant ce qui est au dedans de nous, nous faisons la guerre à nos ennemis qui sont au dehors.

L'Ecriture remarque que quand le roi de Babylone fit allumer la fournaise contre Daniel et ses compagnons, il fit faire un amas de plusieurs matières combustibles pour la rendre beaucoup plus ardente qu'à l'ordinaire. Avec tout cela il ne put faire brûler ces trois jeunes hommes qui pratiquaient une si austère abstinence. Parce qu'encore que notre ancien ennemi nous inspire des appétits déréglés pour une infinité de diverses viandes, qui ne font qu'irriter le feu de la convoitise la grâce du saint Esprit préservant les justes, de ces ardeurs par son divin souffle, les empêche d'être brûlés des flammes de l'impureté; et quoi que le coeur soit exposé à ce feu de tentation, elle fait en sorte qu'il n'en est point consumé par un lâché consentement.

Or il faut savoir que la gourmandise nous tente en cinq diverses manières. Quelquefois elle nous fait revenir le temps auquel nous avons besoin de manger. Quelquefois, sans en prévenir le temps, elle nous fait chercher des viandes plus exquises et plus rares. Quelquefois elle nous porte à les faire apprêter avec plus de soin, plus de ragoût et plus de délicatesse. Quelquefois, sans prévenir le temps ni manquer dans la qualité des viandes, elle nous fait excéder dans la quantité, et pécher contre la juste mesure d'une réfection modérée. Et enfin, quoi que nous ne désirions que des viandes fort communes, elle nous fait quelquefois pécher davantage par une ardente avidité d'en manger.

Jonathas mérita d'être condamné par la propre bouche de son père, parce qu'il goûta du miel avant le temps qu'il avait marqué. Le peuple d'Israël ayant été délivré d'Egypte, mourut dans le désert; parce qu'ayant du dégoût pour la manne; il rechercha des viandes qu'il crut plus exquises et plus délicates. La première faute d'Héli fut a cause de ses enfants, qui ne voulaient pas recevoir des viandes cuites du reste des sacrifices; mais en avoir de crues, pour les pouvoir apprêter avec plus de délicatesse et plus de soin. Il est dit à Jerusalem : *L'iniquité de Sodome votre soeur, fut l'orgueil, la satiété de pain, et l'abondance.* Ce qui marque qu'elle se perdit pour avoir joint à l'orgueil l'excès du manger. Et enfin Esaü perdit le glorieux avantage du droit d'aînesse, pour avoir désiré avec trop d'ardeur une viande très vile et commune, savoir des lentilles. Car en la préférant à son droit d'aînesse, il fit assez voir quelle était son avidité pour en manger. Or le péché n'est pas dans la viande, mais dans l'appétit avec lequel on la désire.

C'est pourquoi l'on peut quelquefois manger sans péché des viandes les plus délicates; et quelquefois l'on ne saurait sans péché manger des plus grossières et des plus communes. Nous voyons qu'Esaü perdit son droit d'aînesse pour des lentilles; et qu'Elie conserva la vertu de l'Esprit saint, en mangeant de la chair dans le désert. Aussi notre ancien ennemi sachant bien que ce n'était pas les viandes, mais la cupidité d'en manger, qui causait la damnation des hommes, il tenta le premier Adam non par de la chair, mais par une pomme; et le second, par du pain. De sorte qu'il ne faut pas s'étonner si l'on commet quelquefois ce péché par des aliments très vils et très communs. Car Adam n'a pas reçu lui seul le précepte de s'abstenir du fruit défendu. Quand Dieu nous fait connaître que de certains aliments sont contraires à notre santé, c'est nous les défendre comme s'il nous en faisait un exprès commandement et lorsque désirant ces choses qui nous sont pernicieuses, nous venons à y toucher, n'est-ce pas comme goûter d'un fruit qui est défendu ? D'où il faut conclure qu'on ne doit manger que les choses qu'exige la nécessité de la nature, et non celles que le plaisir du goût nous fait désirer.

## CHAPITRE 14

*Qu'on ne doit manger que pour satisfaire la nécessité de la nature, et non pour le plaisir. Que comme le plaisir se couvre souvent du prétexte de la nécessité, ou vient s'y mêler à la traverse, ce juste tempérament est très difficile à garder dans nos actions. Et qu'il faut aussi prendre garde, qu'on mortifiant le corps avec excès, on ne le rende incapable d'exercer les actions de vertu.*

Mais il y a beaucoup de peine à bien discerner ce qu'on peut accorder à ce sergent, dont nous avons ci-devant parlé, et ce que l'on doit lui dénier; et à savoir réprimer les appétits déréglés de la bouche, en lui refusant certaines choses, et nourrir notre nature, en lui en accordant d'autres. Et c'est peut-être de ce juste discernement dont il a été dit : *il n'entend point les cris du sergent*. Car le discours de ce sergent est la pure nécessité que demande la nature; et son cri est cet appétit de gourmandise qui passe la mesure de cette juste nécessité. Cet *âne sauvage*, dont parle ici l'Écriture, entend cette parole du sergent mais il n'entend point son cri : c'est à dire que le juste qui est discret et continent, se rassasie autant qu'il est nécessaire pour soutenir la nature, mais non pour satisfaire à la volupté.

Or il faut remarquer que la volupté se déguise souvent de telle sorte, sous le masque du nécessaire, qu'à peine les plus parfaits en peuvent faire le discernement. Ainsi lorsque la nature demande que l'on satisfasse à ses besoins, la volupté veut accomplir ses désirs; et la gourmandise nous entraîne avec d'autant plus de force, qu'elle se couvre du nom plus honnête de nécessité. Souvent il arrive que dans l'action de manger, le plaisir vient s'y joindre secrètement et comme à la dérobée, et l'accompagne sans qu'on s'en aperçoive; et que même quelquefois il veut impudemment aller le premier. Il est assez aisé de connaître le plaisir quand il prévient la nécessité de manger; mais il est très difficile de le découvrir, quand il se mêle imperceptiblement dans cette action nécessaire; et comme alors il ne vient que comme par derrière, pour accompagner l'appétit de la nature qui va le premier, on l'aperçoit bien plus tard. Car quand le plaisir se mêle avec la nécessité, lorsqu'on mange pour la satisfaire, on ignore le plus souvent ce que demande de nous la nécessité, et quelle est la part que le plaisir y veut prendre.

Souvent aussi nous les distinguons fort bien; et comme nous savons l'étroite liaison de l'un avec l'autre, nous nous trompons facilement nous mêmes, en nous rassasiant avec un peu trop de liberté. Nous nous laissons aller au-delà des justes bornes qui nous sont prescrites; et en même temps que nous nous flattons du prétexte de la nature, nous sommes déçus par le plaisir; ne considérant pas cet enseignement de l'Écriture : *Ne prenez pas soin de satisfaire votre chair dans ses désirs*. Il est donc clair, que ce qui nous est défendu dans le désir, ne nous est permis que dans le nécessaire. Mais il n'arrive que trop souvent, qu'en condescendant avec imprudence à cette nécessité, nous nous asservissons à ces désirs déréglés.

Il arrive aussi quelquefois qu'en nous opposant sans aucune mesure à la satisfaction de nos désirs, nous augmentons la misère de la nécessité de notre nature. De sorte qu'il faut bien prendre garde qu'en voulant observer cette parfaite continence, l'on ne fasse mourir la chair même, au lieu des vices de la chair. Car souvent lorsqu'on mortifie sa chair avec excès, on l'affaiblit tellement qu'elle est incapable d'accomplir les bonnes oeuvres; et qu'en s'efforçant de détruire toutes les semences des vices jusqu'à leur racine, elle devient impuissante de s'acquitter, soit de la prière, soit de la prédication. Dieu nous a donné le corps pour être l'aide extérieure des intentions intérieures de notre âme. Il y a en lui des mouvements de concupiscence; mais c'est de lui que nous devons nous servir pour pratiquer les bonnes oeuvres. Ainsi il arrive quelquefois que poursuivant en lui un dangereux ennemi, nous faisons périr un citoyen que nous aimons; et que quelquefois aussi, en épargnant un concitoyen, nous nourrissons un ennemi qui nous fait la guerre. Les mêmes aliments qui servent à faire révolter les vices, servent aussi à faire vivre les vertus; de sorte que nourrissant la vertu, l'on fortifie souvent le vice. Mais il arrive aussi d'autre part qu'une continence excessive et immodérée, en affaiblissant les vices, réduit les vertus dans la défaillance.

C'est pourquoi il est nécessaire que notre homme intérieur, préside comme un arbitre équitable entre lui-même et notre homme extérieur, en sorte que ce corps ait assez de force, pour accomplir les fonctions que l'on demande de lui, et qu'il ne soit jamais en état de se révolter, et de refuser avec orgueil de faire tout ce qui lui est ordonné. Et il ne faut pas trouver étrange qu'il murmure quelquefois en secret, en nous suggérant quelque mouvement déréglé, pourvu que notre âme le tienne en sujétion, et domine toujours avec un empire absolu sur lui. Car de cette

sorte il arrivera qu'encore que les vices, après avoir été réprimés en nous, ne laissent pas de nous résister, lors même qu'ils n'ont plus la force de nous combattre d'égal, ni les vices ne pourront plus prévaloir contre la vertu, ni aussi la vertu ne sera plus en danger de succomber, avec l'entière extinction des vices. Et alors il n'y aura plus que l'orgueil qui ne soit pas détruit parfaitement en notre âme; parce qu'encore que l'orgueil soit aussi soumis en quelque sorte à cette victoire, il nous reste néanmoins durant cette vie, une guerre continuelle à soutenir contre la vanité de nos pensées. C'est pourquoi comme chaque personne continence, s'accommode à cette juste nécessité, et s'oppose à l'excès du plaisir, le Seigneur dit ici à Job : *Il n'entend pas les cris du sergent.*

Mais parce que les personnes discrètes et prudentes s'élèvent d'autant plus parfaitement à la connaissance des choses divines, qu'elles charrient avec plus de soin en eux-mêmes ces sentiments dérégés de leur chair; après avoir parlé du mépris que les justes font des cris du sergent, le Seigneur ajoute ensuite : *Il regarde aux environs les montagnes de ses pâturages.* Les montagnes de ses pâturages sont les hautes contemplations qui nous repaissent intérieurement. Car plus les saints s'abaissent à l'extérieur, en se méprisant eux-mêmes, plus ils sont rassasiés intérieurement par la contemplation des choses que Dieu leur révèle. Ce qui a fait dire à David dans un psaume : *Il dispose en son coeur des montées, dans cette vallée de larmes.* Parce que ceux qui habitent dans la vallée de l'humilité versent des larmes à l'extérieur, sont élevés intérieurement par la sublimité de la contemplation.

Les *montagnes des pâturages* signifient aussi les vertus angéliques qui nous soulagent et nous aident ici-bas par leurs ministères favorables; parce qu'ils sont sans cesse nourris de la céleste rosée de la contemplation divine, et comme ils nous protègent par la miséricorde de Dieu dans tous nos combats, il est dit ici avec beaucoup de raison, qu'ils paraissent de toutes parts; car nous voyons qu'ils nous assistent en toutes rencontres, et qu'ils nous protègent de tous côtés contre les adversaires qui nous environnent.

On peut encore par ces montagnes des pâturages, entendre les hautes vérités des Ecritures divines, dont le Roi-Prophète a dit : *Les hautes montagnes sont pour les cerfs.* Parce que ceux qui s'élèvent durant cette vie, comme par les élans de la contemplation, sont capables de monter sur les plus hautes montagnes; c'est-à-dire, à la connaissance des vérités les plus sublimes des saintes Ecritures. Et comme les faibles et les imparfaits ne peuvent s'élever si haut, il est dit ensuite dans ce psaume : *Et la pierre est la retraite des hérissons.* D'autant que les personnes infirmes ne sont pas nourries de la connaissance des hauts mystères, mais s'entretiennent seulement de la simple foi de Jésus Christ.

L'Ecriture dit ensuite : *Il cherche par tout où il y a du vers.* Tout ce qui n'est que temporel, et qui doit être desséché, comme par l'ardeur d'un soleil d'été à la fin des plaisirs de la vie présente, est véritablement sec et aride; comme au contraire les choses qui ne flétrissent par aucune mutabilité du temps, sont appelées *vertes*. Ainsi l'on peut dire que cet âne sauvage, dont parle ici l'Ecriture, cherche du vers, lors que chacun des élus méprisant les biens passagers, ne désire que les éternels.

## CHAPITRE 15

*Que les infirmités de notre nature, dont le Sauveur s'était chargé dans son Incarnation, ont été changées en force et en puissance dans sa résurrection. Qu'il nous est venu enseigner une nouvelle manière de vie, en recherchant, ce que fuit le monde, et fuyant ce que le monde recherche. Et qu'il nous a montré par son exemple, que la vie présente ne devait pas être aimée pour elle même mais seulement soufferte pour passer à la vie future.*

Tout ce qui est dit de cet âne sauvage, peut être aussi entendu d'une autre sorte; et nous reprendrons ici quelques versets précédents, afin que les expliquant dans un autre sens, nous laissions au jugement du lecteur la liberté du choix de celui qui lui plaira davantage.

*Qui a laissé aller l'âne sauvage en liberté ?* Il ne faut pas s'imaginer que ce soit une chose indigne de la majesté d'un Dieu incarné, d'être figuré par un animal si méprisable; puisque nous voyons qu'il est signifié en d'autres lieux de l'Ecriture par un ver de terre, et par un grillon selon ces paroles d'un psaume. *Je suis un ver, et non pas un homme;* et ces autres d'un prophète, selon la version des Septante : *Le grillon a crié de dessus le bois.* Alors donc que notre Seigneur a été figuré par des animaux chétifs et si méprisables, peut-on s'imaginer qu'il y a en cela quelque chose d'indigne de lui; puisqu'il est certain que ce que l'on dit ne retombe pas sur lui ? Car s'il est

appelé agneau, ce n'est que pour marquer son innocence; si on le nomme lion, c'est pour faire voir sa puissance et sa force. Il est même quelques fois comparé au serpent, à cause de sa prudence et de sa sagesse. Et l'on peut se le représenter sous la figure de toutes ces choses; parce que l'on ne peut pas croire qu'il soit proprement aucune de toutes ces choses. Car s'il pouvait être selon sa substance l'une de ces choses, il ne pourrait pas être appelé une autre; s'il était véritablement agneau, il ne pourrait pas être lion; ou s'il était véritablement lion; il ne pourrait plus être serpent. Mais nous nous étendons avec d'autant plus de liberté à dire de lui toutes ces choses en figure, que nous savons qu'elles sont plus éloignées de la vérité de son essence.

L'on peut donc entendre par cet âne sauvage, dont il est ici parlé, notre Seigneur incarné. Car cet animal est champêtre. Et comme le Sauveur a plus servi aux gentils qu'aux juifs, en prenant un corps animal et terrestre; il est vrai de dire qu'il est plutôt venu dans un champ, que comme dans une maison. D'où vient qu'il est dit de ce champ mystérieux, dans un psaume : *la beauté des champs est en moi*. Car le Seigneur incarné, qui dans la forme de Dieu est égal à son Père, est moindre que lui dans la forme de serviteur dans laquelle il est aussi moindre que soi-même. Nous pouvons donc faire dire au Père à l'égard de son Fils, considéré selon sa forme de serviteur : *Qui a laissé aller l'âne sauvage en liberté; et qui a brisé ses liens ? Parce que quiconque pêche, est esclave du péché*. Et comme le Seigneur dans son incarnation a été fait participant de notre nature, et non de notre péché; il est dit qu'on l'a laissé aller en liberté, parce qu'il n'a point été retenu sous le joug et la servitude du péché. L'Ecriture dit ailleurs qu'il a été libre parmi les morts. On l'a donc laissé aller, puis qu'en se revêtant de notre nature, il n'est point entré dans la prison de l'iniquité.

Mais quoi qu'il n'ait point été souillé des taches de nos péchés, il a néanmoins été engagé aux souffrances de notre nature mortelle. Et c'est pour cela qu'il est dit ensuite : *et qui a brisé ses liens ?* Ses liens ont été brisés, lorsque la faiblesse et l'opprobre de sa passion a été changée en une résurrection glorieuse. Le Sauveur a eu comme pour liens, les peines que nous souffrons dans notre nature mortelle, en punition de nos péchés; et il a bien voulu demeurer humblement jusques à sa mort dans ces liens, qu'il a ensuite brisés par sa résurrection admirable. La faim, la soif, la lassitude, la captivité, la flagellation, le crucifiement, ont été les liens qu'il a empruntés de notre nature mortelle. Mais quand après sa mort le voile du Temple s'est déchiré; que les pierres se sont fendues, que les sépulcres se sont ouverts; que les prisons de l'enfer ont été brisées, que nous ont signifié toutes ces marques d'une si grande puissance, sinon que les liens de l'infirmité humaine se rompaient en lui; en sorte que ce Sauveur qui était venu prendre en ce monde la forme de serviteur, étant délivré dans cette même forme de tous les liens de l'enfer, s'en est retourné en liberté dans le ciel, même avec ses membres. L'apôtre saint Pierre parle de ces liens, lors qu'il dit aux juifs : *Dieu l'a ressuscité, en le préservant des douleurs de l'enfer, étant impossible qu'il y fut retenu*.

Et parce qu'après sa mort et sa résurrection, il a bien voulu appeler les gentils à la grâce de la foi, l'Ecriture ayant parlé de ses liens, ajoute fort bien ensuite : *Je lui ai donné une maison dans la solitude, et une tente dans une terre pleine de salines*. Comme dans la gentilité il n'y avait point de patriarches ni de prophètes, ni quelque autre personne que ce fût, qui usât de sa raison pour connaître Dieu on peut dire qu'il n'y avait pas un homme. C'est pourquoi Isaïe dit, parlant de cette solitude : *La terre déserte et inhabitée se réjouira, et la solitude sera transportée d'allégresse, et fleurira comme le lis*. Et ce même prophète dit de l'Eglise : *Il fera ses délices du désert, et il rendra la solitude comme un jardin du Seigneur*. Cette terre de salines est cette même solitude, qui avant que de connaître la vraie sagesse de Dieu, ne portait que comme de choses piquantes et salées; c'est à dire, que ne poussant aucune verdure d'une droite intelligence, elle avait des sentiments tout dépravés. Il a donc reçu une maison dans la solitude, et une tente dans une terre de salines; parce que le Seigneur s'étant incarné en faveur des hommes, abandonna la Judée, et s'acquiesça les coeurs des gentils. D'où vient que son Père lui dit par la bouche d'un prophète : *Demandez-moi, et je vous donnerai les gentils pour votre héritage; et les nations de la terre les plus reculées, pour votre possession*. En tant que Dieu, il donne tout avec son Père, et en tant qu'homme, il reçoit tout de son Père, selon ces paroles : *Il lui a donné la puissance d'exercer le jugement, parce qu'il est Fils de l'homme*. Il est aussi écrit dans le même Evangile : *sachant que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains*. Et auparavant : *Tout ce que mon Père me donne viendra à moi*.

Que si l'on demande différence il y a entre une maison et une tente, l'on peut répondre qu'une maison est pour habiter, et une tente pour s'en servir comme en passant. Les coeurs des gentils ne lui ont été que comme des tentes, lorsqu'il est venu en ce monde; mais il en a fait des maisons pour y demeurer, en les affermissant par la vraie justice. Et parce qu'il a dédaigné

d'imiter les actions des hommes vers lesquels il était venu, l'Écriture dit fort bien ensuite : // *méprise la foule du monde qui habite dans les villes*, c'est-à-dire, il méprise leurs mœurs dépravées. Car s'étant fait homme parmi les hommes, il n'a pas voulu suivre les coutumes ordinaires des hommes. Il ne s'est pas seulement fait homme parmi nous, pour nous racheter par l'effusion de son sang, mais encore pour nous changer par l'exemple de vie qu'il nous a laissé. Ainsi en venant à nous, il a trouvé certaines choses dans notre manière de vivre, et en vivant parmi nous, il nous en a enseigné d'autres. Tous les hommes ayant été engendrés de cette superbe race d'Adam, ne s'étudiaient qu'à acquérir les biens de la vie présente, et à en éviter les maux; à fuir la honte, et à courir après la gloire. Mais notre Seigneur au contraire voyant que les juifs voulaient le faire roi, s'en fuit; et lorsqu'ils sut qu'ils avaient dessein de le faire mourir, il s'offrit volontairement à la mort. Il a donc fuit ce que tout le monde cherche, et il a cherché ce que tout le monde fuit; mais en même temps ce qu'il fuit que tout le monde cherche, et qu'il cherche tout ce que le monde fuit, il fait des choses que tout le monde est obligé d'admirer, savoir de se ressusciter soi-même après être mort; et d'en ressusciter d'autres par sa mort même.

Car il y a deux vies pour l'homme qui est revêtu d'un corps mortel : l'une est auparavant la mort, et l'autre après la résurrection. Tous les hommes connaissaient la première, et ignoraient l'autre, et ne pensaient qu'à celle-là seule qu'ils connaissaient. Notre Seigneur est venu se faire voir en ce monde par le moyen de la chair qu'il y a prise, et en recevant une de ces deux vies, il a montré l'autre; en prenant celle qui nous était connue, il nous a montré celle que nous ne connaissions point. En mourant il a terminé la vie que nous menons sur la terre; et en ressuscitant il a découvert celle à laquelle nous devons tendre. Et ainsi il nous a appris par son exemple, que cette vie que nous menons avant la mort, ne doit être aimée pour elle-même; mais seulement comme soufferte pour passer à l'autre. Parce donc qu'il a suivi une nouvelle manière de vie parmi les hommes, et qu'il a rejeté celle qui se pratiquait dans cette Babylone corrompue, l'Écriture dit fort bien de lui, qu'il a méprisé la foule du monde qui habite dans les villes.

L'on peut dire aussi que c'est qu'il en a abandonné plusieurs, qui allaient errants dans une voie large, et qu'il en a choisi un très petit nombre qui marchaient par la voie étroite. Car mépriser la foule de ceux qui habitent dans les villes, n'est autre chose que réprouver et rejeter de son royaume éternel, toute cette partie des hommes qui suit ce grand chemin; et qui est nombreuse à cause de l'abondance de l'iniquité.

## CHAPITRE 16

*Suite de l'exposition allégorique du chapitre précédent. Explication de la poursuite que Laban fit de Jacob, et des idoles que Rachel avait cachées.*

Il est dit ensuite : *il n'entend point les cris du sergent*. L'on ne peut entendre ici autre chose par ce sergent que le démon qui en donnant un pernicieux conseil au premier homme, lui a fait concevoir l'espoir de l'immortalité, et en le trompant, en a exigé la mort comme un paiement qui lui était dû. En le persuadant il l'a fait pécher, et puis il en a voulu tirer la punition. La parole de ce sergent est la persuasion artificieuse dont il déçoit l'homme avant sa mort; et son cri est cette violente exaction qu'il fait de son âme après sa mort. Car il enlève avec cruauté après la mort, pour être compagnons de ses tourments, ceux qu'il a secrètement attirés à lui avant la mort. Mais parce que le Seigneur allant à la mort, n'a point appréhendé la fureur de ce sergent, selon ces paroles qu'il dit lui-même : *Le prince du monde va, venir, et il n'a rien en moi qui lui appartienne*. L'Écriture dit fort bien ici : *il n'entend point le cri du sergent*. Car le sergent de la nature humaine vint à lui, le voyant homme; mais il reconnut par l'épreuve des forces de celui, que la vue de son infirmité lui avait fait considérer comme un homme digne de mépris, qu'il était véritablement au dessus de l'homme.

Laban a été la figure de ce sergent, quand poursuivant Jacob avec furie, il ne trouva point chez lui ses idoles. Car Laban, selon l'interprétation du nom hébreu, signifie *blanchir*; et ce nom ne convient pas mal au démon, qui quoi qu'obscur et ténébreux en lui-même en punition de son péché, se transforme néanmoins souvent en ange de lumière. Jacob le servit, c'est à dire le peuple juif, qui fut réprouvé, et dont le Seigneur incarné était descendu selon la chair. On peut aussi par Laban entendre le monde qui poursuit Jacob avec furie; parce qu'il s'efforce d'opprimer par la violence de ses persécutions les élus qui sont les membres de Jésus Christ. Jacob a enlevé la fille de Laban, c'est à dire, du monde ou du diable, lors que Jésus Christ tira l'Église du milieu de la Gentilité, pour l'unir à lui. Il l'arracha de la maison de son père, selon ces paroles du prophète : *Oublie ton peuple, et la maison de ton père*.

Mais que faut-il entendre par les idoles, sinon l'avarice, que saint Paul appelle une idolâtrie ? Quand Laban eut rencontré Jacob, il ne trouva point chez lui ses idoles; parce que quand le démon fit voir tous les trésors du monde à Jésus Christ, il ne trouva en lui aucune impression de la convoitise terrestre; mais Rachel en s'asseyant, cacha ces choses que Jacob n'avait point. Car le mot de Rachel signifiant une brebis, – figure l'Eglise. S'asseoir, c'est chercher l'humilité de la pénitence, selon ces paroles d'un psaume : *Levez vous, après vous être assis*. Ainsi Rachel en s'asseyant cacha les idoles, c'est à dire, que la sainte Eglise suivant Jésus Christ a couvert par la pénitence le vice de la convoitise des choses terrestres. David parle de cette manière de couvrir les vices, lors qu'il dit : *Bienheureux ceux dont les iniquités sont pardonnées, et dont les péchés sont couverts*. Nous sommes donc nous-mêmes signifiés par Rachel, lorsque nous asseyons sur les idoles; c'est à dire, lorsque nous condamnons et expions pas la pénitence tous nos péchés d'avarice. Or cette avarice ne peut souiller, ceux qui courent avec vigueur dans la voie de Dieu, auxquels il est dit dans un psaume ? *Agissez avec un courage mâle, et que votre coeur se fortifie*. Mais ceux-là sont plutôt sujets à tomber dans l'avarice, qui marchant d'un pas efféminé, se laissent amollir par les voluptés du siècle. C'est pourquoi Rachel dit en ce lieu : *il m'est arrivé ce qui vient ordinairement aux femmes*.

Laban ne trouva donc point ses idoles chez Jacob, car ce sergent si fin et si artificieux, c'est à dire le démon, ne trouva rien à reprendre dans notre Sauveur. Un prophète parle de ce même sergent, lors qu'il dit à notre Seigneur, qui délivrait les gentils de la servitude du démon : *Vous avez surmonté son joug si pesant, et le bâton qui était sur son épaule, et le sceptre de ce cruel exacteur, ainsi qu'au jour de la défaite de Madian*. Car le Seigneur surmonta ce joug si pesant, en délivrant les gentils, lors qu'il les dégagea à sa venue, de l'asservissement à la tyrannie du démon. Il surmonta ce bâton redoutable, lorsqu'il sauva les hommes de cette persécution si cruelle qui les accablait sous l'iniquité : et enfin il surmonta le sceptre de cet exacteur, lorsqu'il détruisit dans le coeur de ses fidèles le règne de ce tyran, qui avait accoutumé d'exiger avec tant de cruauté la peine que méritaient les péchés qu'il leur avait fait commettre.

## CHAPITRE 17

*Comment la défaite des Madianites par Gedeon, figure celle du démon par le Seigneur.*

Mais voyons comment ces choses se sont passées : Le prophète Isaïe l'a remarqué ici en ajoutant : *Ainsi qu'au jour de la défaite de Madian*. Il est à propos d'expliquer ici un peu plus au long, comment se passa cette guerre des Madianites, puisque ce prophète a pris soin d'en parler ici pour la comparer à l'avènement de notre Seigneur.

Nous lisons dans le livre des juges que Gedeon fit la guerre aux Madianites; et que faisant avancer vers eux sa nombreuse armée, Dieu lui commanda, que lorsqu'il serait arrivé aux bords du fleuve, il renvoyât et ne menât point au combat tous ceux qui se coucheraient pour boire. De cette sorte il arriva qu'il n'y eut que trois cens hommes, qui ayant puisé de l'eau avec la main, sans se coucher par terre, demeurèrent dans son camp. Avec ce peu de gens il ne laissa pas d'aller au combat. Et ce qui paraît encore plus extraordinaire, est qu'au lieu d'armes, il ne donna à ses soldats que des trompettes, des lampes et des bouteilles. Voici comme en parle l'Écriture : Ils mirent des lampes allumées dans des bouteilles; ils tenaient des trompettes de leur main droite; et portaient ces bouteilles de leur main gauche. Lors qu'ils approchèrent des ennemis, ils sonnèrent de leurs trompettes, et cassant leurs bouteilles firent tout à coup paraître leurs lampes; de sorte que leurs ennemis ayant soudain pris l'épouvante soit par le bruit des trompettes, soit par l'éclat des lampes, se mirent en fuite.

Pourquoi le prophète Isaïe rapporte-t-il ici, l'exemple de cette manière de guerre, pour comparer la victoire de ce combat merveilleux, à l'avènement de notre Sauveur ? N'est-ce point qu'il a voulu nous insinuer que cette victoire obtenue sous la conduite de Gedeon, nous a figuré l'effet de la venue du Rédempteur contre le diable ? Car il s'y est passé des choses qui sont d'autant plus convenables aux mystères de la prophétie, qu'elles sont plus éloignées de la manière ordinaire de combattre. Et en effet qui a jamais voulu aller à la guerre avec des bouteilles et des lampes ? Qui allant combattre des gens armés, a jamais quitté ses armes ? Certes ces choses nous sembleraient ridicules, si elles n'avaient été formidables aux ennemis des Israelites. Mais nous apprenons par le témoignage d'une si mémorable victoire, à ne pas considérer cette action comme petite et méprisable.



Gedeon donc allant au combat, marquait la venue de notre Sauveur, dont il est dit dans un psaume : *Princes, enlevez vos portes : ouvrez-vous, portes éternelles, pour faire entrer le Seigneur de gloire Qui est ce Seigneur de gloire ? C'est le Seigneur fort et puissant; c'est le Seigneur qui est vaillant dans les combats.* Or Gedeon n'a pas seulement prophétisé le Rédempteur par ses actions, mais encore par son nom. Car Gedeon signifie, *venant dans le ventre.* Et le Seigneur renfermant toutes choses par la puissance de son immensité divine, n'a pas laissé de venir par la dispensation de sa grâce dans le sein de la Vierge sainte pour s'y revêtir de notre nature. Quel est donc ce Gedeon, sinon notre Seigneur et Dieu tout puissant, qui nous a rachetés par une conduite de miséricorde; et qui renfermant toutes choses par sa divinité, est venu se revêtir de l'humanité dans le sein de la sainte Vierge. Quoi qu'il se soit incarné dans ce sein si pur, il n'y a pas néanmoins été renfermé; parce qu'en même temps qu'il était dans le sein de sa mère, selon la faiblesse de la chair qu'il avait prise, il était au dessus des cieux par la puissance et l'immensité de sa majesté divine.

Madian signifie *du jugement*, c'est à dire que ses ennemis n'ont pas été repoussés et détruits par la faute et la malice de celui qui les a rejetés, mais par le jugement de ce divin juge. Ainsi ils sont nommés du jugement, d'autant qu'étant exclus de la grâce du Rédempteur, ils portent même dans leur nom la cause de leur condamnation.

Gedeon les va combattre avec trois cens hommes. Le nombre de cent, marque d'ordinaire la plénitude de la perfection. Ainsi ce nombre étant multiplié par celui de trois, signifie la connaissance parfaite de la Trinité. Aussi est-ce par le moyen de ceux qui connaissent les choses divines, et qui ont de vrais et de parfaits sentiments de la sainte Trinité, qui est Dieu même, que le Seigneur a détruit les adversaires de la foi, et qu'il est descendu pour les combattre avec les armes de la prédication de son Evangile.

Il faut aussi remarquer que ce nombre de trois cens, est marqué par la lettre *Tau*, qui porte la figure de la croix. Et si l'on ajoute au dessus de la ligne qui traverse, la partie qui s'élève plus haut, ce n'est plus une simple figure de croix, mais c'est une croix parfaite. Comme donc ce nombre de trois cens est contenu dans la lettre Tau, et que cette lettre a la figure d'une croix; c'est avec raison que ces trois cens hommes qui suivirent Gedeon, signifient ceux dont il est dit dans l'Evangile : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* Or ils portent d'autant plus véritablement la croix du Seigneur en le suivant, qu'ils se domptent eux-mêmes avec plus de sévérité, et qu'ils sont tourmentés par des sentiments de compassion, que la charité leur inspire pour leur prochain. C'est pourquoi le prophète Ezéchiel dit : *Marquez le nom de Tau sur le front des hommes, qui gémissent et qui sont dans la douleur.* Ou bien l'on peut dire que ce caractère de Tau, qui marquait ces trois cens soldats de Gedeon signifiait que le fer des ennemis de Dieu devait être surmonté par le bois de la croix de Jésus Christ.

Ces soldats furent menés sur le bord du fleuve pour y boire; et ceux qui se prosternèrent pour en prendre de l'eau, furent renvoyés et exclus du combat; parce que l'eau signifie la doctrine de la sagesse, et la situation d'être debout sans plier les genoux, nous marque la manière d'agir, et les bonnes oeuvres. Ceux donc, qui pour boire, ont plié les genoux, sont exclus du combat; parce que Jésus Christ fait la guerre contre les ennemis de la foi, avec ceux qui en puisant des eaux de l'étude et de la science, ne diminuent jamais rien de la droiture que l'on doit toujours garder dans les bonnes oeuvres. Car l'Ecriture marque bien que tous burent de l'eau en ce fleuve; mais elle remarque aussi, que tous n'y burent pas sans plier le genoux; et que ceux qui le firent, furent rejetés du combat parce qu'ainsi que parle l'Apôtre : *ceux qui écoutent la loi ne seront pas pour cela justes devant Dieu, mais ce sont ceux qui gardent et pratiquent la loi qui seront justifiés.* Et en effet nous voyons que cette posture de plier les genoux, nous marque le relâchement des oeuvres, dans ces paroles de l'Apôtre, aux Hébreux : *Relevez vos mains languissantes, et fortifiez vos genoux qui plient; et que vos démarches soient droites.* De sorte que ceux-là vont Jésus Christ, qui font paraître par leurs actions la vérité qu'ils annoncent par leurs paroles; et qu'ils puisent les eaux spirituelles de la doctrine céleste, sans se laisser aller avec une faiblesse charnelle à des oeuvres d'iniquité. Car il est écrit que *la langue n'a pas bonne grâce dans la bouche du pécheur.*

Or les soldats de Gedeon allèrent au combat avec des trompettes, des lampes et des bouteilles; ce qui est certes un préparatif et un ordre de bataille fort peu visité. Ils sonnaient de leurs trompettes, et ils tenaient les bouteilles de la main gauche, Les lampes étaient cachées dans leurs bouteilles; de sorte qu'ayant cassé les bouteilles, les t lampes parurent; et ayant ainsi épouvanté leurs ennemis par l'éclat surprenant de cette lumière, ils les mirent en fuite. Ces trompettes figurent les cris des Prédicateurs; la clarté des lampes les miracles; et les bouteilles, la

fragilité de nos corps mortels. Notre chef voulant conduire avec lui au combat de la prédication évangélique, des personnes qui en négligeant la perte de leurs corps, fussent capables de défaire ses ennemis par leur propre mort; et de les vaincre, non par les épées ni par les autres armes, mais par la vertu de la patience.

Les martyrs vinrent au combat sous la conduite de leur chef divin; mais armés seulement de trompettes, de lampes, et de bouteilles. Ils sonnèrent de leurs trompettes, lors qu'ils prêchèrent. Ils cassèrent leurs bouteilles, lors que dans leur passion ils exposèrent leurs corps aux épées de leurs ennemis; et ils firent briller leurs lampes, lors qu'après la dissolution de leurs corps ils éclatèrent par des miracles. Alors les ennemis de la foi furent mis en fuite; parce que voyant les corps des martyrs qu'ils avoient tués, briller par des signes extraordinaires, ils furent tellement éblouis par cette divine lumière, qu'ils crurent ce qu'ils avoient combattu. Ainsi ayant sonné des trompettes, les bouteilles furent cassées; les bouteilles étant cassées, la clarté des lampes parut; et la clarté des lampes ayant paru, les ennemis furent mis en fuite; c'est-à-dire que les martyrs prêchèrent la vérité jusqu'à ce que leurs corps furent détruits par la mort; leurs corps s'étant détruits par la mort, ils brillèrent par des miracles; et ayant brillé par leurs miracles, ils défirent leurs ennemis par la vertu de cette divine lumière; en sorte qu'au lieu de résister à Dieu comme auparavant, ils s'y soumirent avec crainte et avec respect.

Il faut remarquer que les ennemis de Gedeon demeureront toujours fermes tant qu'on ne leur présenta que les bouteilles; mais qu'ils s'enfuirent à la vue des lampes; parce que les persécuteurs de l'Eglise lui résistèrent toujours, tant que les premiers prédicateurs de la foi vécurent dans leurs corps mortels. Mais après qu'ils furent morts l'éclat des miracles qu'ils opérèrent, les mirent comme en déroute; et se trouvant consternés par la crainte de Dieu, ils cessèrent de persécuter les fidèles, c'est-à-dire en un mot, si l'on peut parler de la sorte, que les bouteilles des corps des saints prédicateurs étant cassées après que les trompettes de leurs paroles eurent sonné, les ennemis de l'Eglise furent épouvantés à la vue des lampes de leurs miracles.

Il faut aussi considérer ce qui est ici écrit, qu'ils tenaient les trompettes de leur main droite, et les bouteilles de la gauche. Car nous disons ordinairement que nous avons à la main droite ce que nous estimons beaucoup, et dans la gauche ce dont nous ne nous soucions guère. De sorte que ce n'est pas sans raison que l'Ecriture dit ici, qu'ils tenaient les trompettes de leur main droite, et les bouteilles de la gauche : d'autant que les martyrs de Jésus Christ considèrent beaucoup la grâce de la prédication, et fort peu les avantages du corps. Ainsi l'on peut dire que quiconque fait plus de cas des avantages du corps, que de la grâce de la prédication, porte une bouteille dans sa droite, et une trompette dans sa gauche; au lieu que si l'on préfère la grâce de la prédication aux biens corporels, il est vrai de dire que l'on tient la trompette de la main droite, et la bouteille de la gauche. C'est pourquoi le Seigneur dit dans l'Evangile : *On n'allume point la lampe pour la mettre sous le boisseau; mais on la met sous le chandelier.* Le boisseau nous figure les commodités temporelles; et la lampe, la lumière de la prédication. De sorte que mettre la lampe sous le boisseau, n'est autre chose que de cacher la grâce de la prédication, en vue de quelque commodité temporelle, qui est une chose que nul des élus ne fait. Aussi l'Evangile ajoute-t-il : *mais on la met sur le chandelier.* Car le chandelier nous figure l'état du corps. De sorte qu'on met la lampe dessus, lors qu'on préfère le soin de la prédication, à celui du corps.

D'où l'on peut conclure, que ç'a été avec grande raison que le prophète Isaïe a dit ci-devant : *Vous avez surmonté le sceptre de son cruel exacteur, ainsi qu'au jour de la défaite des Madianites.* Mais parce que nous avons fait une assez longue digression pour expliquer ce passage du prophète, il faut maintenant revenir à la suite de notre discours.

## CHAPITRE 18

*Suite de l'exposition allégorique qui avait ci-devant été commencée. Humilité admirable de notre saint, qui soumet son sens à celui d'autrui; et considère les grâces que Dieu fait aux autres, comme si elles étaient faites à lui-même. Que comme lorsque Dieu inspire la grâce de la parole aux prédicateurs, on ne sait point si c'est pour l'amour d'eux, ou en faveur de ceux qui écoutent; et que lorsqu'il les en prive, on ignore en punition de qui il le fait; aussi les uns et les autres doivent se tenir toujours dans l'humilité et dans la crainte; dans laquelle seule se trouve la vraie assurance.*

Après que Dieu a dit ici à Job : *il n'entend point la voix du sergent;* parce que le Sauveur s'étant fait voir dans cette chair, a méprisé toutes les embûches de notre ancien ennemi, il

marque ce qu'il a fait de ses élus, dans ces paroles qu'il dit ensuite : il regarde aux environs les montagnes de ses pâturages. On peut entendre par les montagnes tous les superbes du siècle, dont le coeur s'est enflé d'une élévation terrestre. Ainsi comme le Seigneur ayant converti même les superbes, les ente dans le corps de son Eglise: et après les avoir changez de cet état de vanité, les transforme en ses propres membres, ils sont fort bien appelés les montagnes de ses pâturages, puis qu'il se repaît de la conversion de ceux qui étaient égarés, et de l'humilité des superbes convertis, selon ce qu'il dit en l'Evangile : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé*; et selon ce commandement qu'il fait après à ses disciples : Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle.

Il est encore dit de ces montagnes dans un psaume : *Le Seigneur ne rejettera pas son peuple; parce que tout est à lui jusqu'aux extrémités de la terre; et il regarde les sommets des montagnes les plus élevées*. Les sommets élevés des montagnes, c'est l'élévation des coeurs superbes, que le Seigneur regarde, quand les changeant de cet état d'iniquité, il les fait devenir meilleurs. Car il convertit celui qu'il regarde, selon ces paroles de l'Ecriture : *Et le Seigneur se retournant, regarda Pierre; et Pierre se souvint de cette parole que le Seigneur lui avait dite : Avant que le coq ait chanté, vous me renoncerez trois fois. Et étant sorti dehors, il pleura amèrement*. Salomon dit aussi : *Le roi qui est assis dans le tribunal où il rend justice, dissipe tout le mal par ses seuls regards*. Le prophète dit encore en parlant de ces regards que le Seigneur jette sur les plus hautes montagnes : *Les montagnes fondirent comme de la cire devant la face du Seigneur*. Parce que la crainte du Seigneur amollissant la dureté de leur malice, toute cette tumeur d'iniquité se fondit et se dissipa.

Il faut remarquer qu'il est encore dit ici, non pas simplement *il regarda*, mais qu'il regarda tout à l'entour les montagnes de ses pâturages. Car le Sauveur choisit pour incarner, la Judée, qui est comme au milieu du monde. Et c'est de ce lieu-là qu'il regarda tout-à-l'entour les montagnes; c'est-à-dire, les superbes du monde qu'il rassembla de toutes parts parmi les peuples gentils. Il paît sur ces montagnes, parce qu'il se nourrit comme d'herbes vertes, des bonnes oeuvres de ceux qui sont convertis. Et c'est pour cela qu'il est dit à l'Epouse sainte dans le *Cantique des Cantiques* : *Apprenez-moi où vous paissez, et où vous vous couchez sur le midi*. Le Seigneur se repaît, lorsqu'il se réjouit de nos bonnes oeuvres; et il se couche sur le midi, lorsque s'éloignant des coeurs des réprouvés qui sont tout embrasés de désirs charnels, il va chercher le repos et le rafraîchissement des bonnes pensées dans les larmes de ses élus. Saint Matthieu était une de ces montagnes, quand il avait le coeur tout enflé du gain de sa banque. Mais il est dit qu'après qu'il eut crû, il invita le Seigneur, et lui donna un grand festin dans sa maison. Cette montagne mystérieuse fournit donc à cet âne sauvage, dont nous avons déjà parlé, les herbes vertes d'un excellent pâturage, puis qu'il le reput, et à l'extérieur, d'un grand repas; et au dedans, de la nourriture de sa vertu.

Et c'est ce que l'Ecriture marque ici encore plus expressément, quand elle ajoute : *il cherche par tout où il a du verts*. Il quitte les lieux arides, et il cherche ceux qui sont verts et féconds. Les coeurs des hommes qui étant comme plantés dans l'espoir périssable de ce siècle, ne mettent point leur confiance dans l'éternité, sont secs et arides. Mais ceux-là sont verdoyants et fertiles, qui s'attachent à cet héritage solide, où saint Pierre dit que rien ne peut, ni se détruire, ni se corrompre, ni se flétrir. Parce que leur verdure est d'autant plus vraie et durable, qu'ils jetèrent plus profondément leurs racines dans les pensées et les désirs de cet héritage, qui est incapable de se jamais flétrir ni corrompre. De sorte que quiconque appréhende que son âme ne se dessèche intérieurement, doit fuir de tout son pouvoir les désirs extérieurs du siècle, qui sont tout secs et infertiles. Et quiconque désire que le Seigneur le recherche, doit conserver au dedans de l'âme cette verdure spirituelle, qui la fait sans cesse pousser, et aspirer à l'éternelle patrie.

Après avoir expliqué en deux manières différentes ce que l'Ecriture dit ici de l'âne sauvage, je laisse à la liberté du lecteur de choisir celle qu'il jugera la plus convenable. Que s'il rejette l'une et l'autre exposition, je le suivrai volontiers, ainsi qu'un disciple fait son maître, dans une troisième plus spirituelle et plus véritable qu'il peut apporter; considérant comme un don qui m'aurait été fait à moi-même, tout ce que je vois qu'un autre pense mieux que moi. Car nous sommes tous comme des orgues de la vérité, qui étant pleins de la foi, tâchons de rendre quelque soin pour Dieu; et il dépend absolument de la puissance de cette même vérité, de faire que je rende ce son pour un autre, ou qu'un autre le rende pour moi. Cette divine vérité qui est comme au milieu de nous, est égale à tous, encore même que le mérite de la vie soit inégal. Quelquefois elle touche une personne pour lui faire bien entendre le son qu'elle fera rendre par un autre; et quelquefois aussi elle touche une autre personne pour lui en faire rendre un que les autres puissent bien entendre. Souvent Dieu met sa parole dans la bouche du prédicateur en faveur de

ceux qui l'écoutent; et souvent aussi il retire sa divine parole de lui, en punition de leurs péchés. Lors donc que le prédicateur annonce la parole de Dieu avec fidélité et avec force, il ne doit point s'en glorifier, de crainte que ce ne soit pas tant à cause de lui, qu'en faveur de ceux qui l'écoutent que la grâce conduit sa langue. Comme aussi lors que le docteur se trouve stérile et impuissant de bien prêcher, les auditeurs ne doivent point s'en prendre à lui, de crainte que ce ne soit plutôt en punition de leurs fautes, que des siennes propres, que Dieu ne veuille pas délier sa langue.

C'était en faveur des auditeurs que Dieu mettait sa parole dans la bouche même des docteurs réprouvés, lors que les Pharisiens prêchant bien, le Seigneur disait d'eux dans son Evangile : *Observez et faites tout ce qu'ils vous ordonnent, mais ne faites pas ce qu'ils font*. C'était aussi pour la punition des auditeurs que Dieu prévoit les bons docteurs même de la facilité d'annoncer sa parole, lors qu'il disait au prophète Ezéchiel : *Je ferai que votre langue sera attachée à votre palais; vous deviendrez muet, et vous ne pourrez plus reprendre Israël; parce que c'est un peuple qui irrite ma colère*.

Quelquefois Dieu inspire sa parole aux prédicateurs en faveur des uns et des autres; et quelquefois il les en prive, afin de les punir les uns et les autres. Il la donne en faveur des uns et des autres, selon qu'il est marqué par ces paroles que le Seigneur dit à saint Paul : *Ne craignez point, mais parlez sans vous taire* pour quoi que ce soit. Et un peu après : *Car j'ai en cette ville un grand peuple*. Et il la retire aussi quelquefois en punition des uns et des autres, ainsi qu'il arriva au grand prêtre Héli, qui connaissant le mal que commettaient ses enfants, ne les reprit pas aussi fortement qu'il le devait d'où vient qu'ils furent tous châtiés de mort, les uns en punition de leurs crimes; et l'autre, de son silence.

Cependant comme nous ignorons en faveur de qui Dieu donne la grâce d'annoncer sa parole, et en punition de qui il retire cette même grâce, il n'y a qu'un remède qui soit salutaire, qui est de ne nous point glorifier des grâces que nous recevons plus abondamment que les autres, et de ne nous point moquer des autres qui en ont reçu moins que nous; mais de marcher au pas ferme et assuré de l'humilité; considérant que nous sommes durant cette vie d'autant plus véritablement doctes, que nous reconnaissons avec plus d'humilité que la science que nous avons ne vient pas de nous.

Pourquoi donc se glorifierait-on d'être savant puisque nul ne peut connaître, à qui, ni quand, Dieu par ses jugements secrets donne la grâce de la science et de la prédication; et à qui, ni quand il ne lui plaît pas de la donner. Quoi qu'il semble qu'il n'y ait rien de plus éloigné de l'assurance, que la crainte; il est vrai néanmoins que rien n'est plus sûr que de craindre toujours pendant qu'on espère : afin que l'âme, ni ne s'abandonne point aux vices par désespoir, ni ne tombe point dans le précipice par présomption. Parce que devant les yeux d'un juge si bon, et tout ensemble si sévère, l'on demeure en lui avec d'autant plus de fermeté, que l'on se défie de soi-même avec plus d'humilité, en se conservant toujours dans l'espérance.